

ZU

HORS-SÉRIE

T



Les musiques
actuelles
— dans
le Grand Est

Contri-buteurs

Directeur de la publication & de la rédaction
Bruno Chibane

Rédaction en chef
Cécile Becker
Fabrice Voné

Directrice artistique
Clémence Viardot

Commercialisation & développement

Bruno Chibane
+33 (0)6 08 07 99 45

Caroline Lévy
+33 (0)6 24 70 62 94

Philippe Schweyer
+33 (0)6 22 44 68 67

Rédaction
Cécile Becker
Benjamin Bottemer
Sylvia Dubost
Aurélie Vautrin
Fabrice Voné

Photographie
Jésus s. Baptista
Pascal Bastien
Romain Gamba
Simon Pagès
Arno Paul
Dorian Rollin
Christophe Urbain
Henri Vogt

Illustration couverture
Restez vivants !

Illustrations intérieures
Pierre-Baptiste Harrivelle

Selectures
Léonor Anstett
Sylvia Dubost

Stagiaire rédaction
Romane Baury

Ce hors-série du magazine Zut est édité par

chicmedias
37, rue du Fossé des Treize
67000 Strasbourg
+33 (0)3 67 08 20 87
www.chicmedias.com

S.à.R.L. au capital de 47 057 euros

Numéro soutenu par la Région et la DRAC Grand Est



Tirage : 5000 exemplaires
Dépot légal : septembre 2019
SIRET : 509 169 280 00047
ISSN : 2266-7140

Magazine Zut
www.zut-magazine.com

Impression
Ott imprimeurs
Parc d'activités « Les Pins »
67319 Wasselonne Cedex

Diffusion
Novéa
4, rue de Haguenau
67000 Strasbourg
+ Zut Team

8
Édito

10
Data

Les musiques actuelles dans le Grand Est : des chiffres et des lettres.

12
Hors-scène

— **Entretiens croisés**
Quel soutien public pour les musiques actuelles ? Quelles problématiques ? Quels enjeux ? Charles Desservy (État, DRAC) et Pascal Mangin (Région).

— **Aides**
La Région et la DRAC se concentrent sur les plateformes de diffusion.

— **Entretien**
Jean Rottner, le président de la Région Grand Est donne le ton.

19 **Création**

20
Les musiques actuelles vues par

Ornella Gatti
Emmanuel Paysant

22
La scène rémoise

Black Bones, Ian Caulfield, ALB et La Cartonnerie perpétuent l'héritage des années 2000.

26
10 groupes à suivre

Mouse DTC, 2PanHeads, Kikesa, Baron Nichts, Dirty Deep, Avale, Das WhizzZ, Louis Piscine, Caesaria, Brothers.

30
Grand Blanc
Originaire de Metz, le groupe explose.

32
Dossier
Les labels
Deaf Rock Records, les labels indépendants, Dernière Bande.

38
La sélection de la rédaction

41 **Diffusion**

42
Les musiques actuelles vues par

Laura Cahen
Jérémie Fallecker

44
Le Cabaret Vert
L'éco-festival passe à la vitesse supérieure.

48
Les tremplins
Le point sur ces accélérateurs de carrière.

50
25 ans de la Laiterie
Retour sur l'histoire et la place de cette scène strasbourgeoise.

52
Les concerts autrement
C'est la proximité qui prime.

56
Les équipes
Le Gueulard Plus, L'Autre Canal, MJC du Verdunois, Bords 2 Scènes, Noumatrouff, Jazzdor.

64
Les femmes dans les musiques actuelles
Et dans le Grand Est ?

66
Portfolio
En passant par le Grand Est

75 **Ressources**

76
Les musiques actuelles vues par

Tiphaine Gagne
Degage
Pierre Poudoulec

80
Dossier
Vers un nouveau réseau Grand Est ?

84
L'opération Iceberg
Les avantages des collaborations transfrontalières.

86
Les initiatives décalées
Proposer de nouvelles formes et de nouveaux formats.

90
Dossier
L'accompagnement en Alsace, en Lorraine, en Champagne-Ardenne :
CRMA Bas-Rhin Nord, Le Gueulard Plus, L'Autre Canal, Impulse !, la BAM, Polca, les lieux de répétition.

98
La playlist de Zut

This must be the place

Soyons honnêtes : nous n'aurions jamais eu l'idée de dédier un hors-série entier aux musiques actuelles et surtout pas à l'échelle de la région Grand Est. C'eût été une pure folie. Impossible d'y faire figurer tous les acteurs, de saisir avec précision toutes leurs singularités, leurs enjeux, leur situation. Et de traiter toutes les problématiques inhérentes au milieu, la première étant l'insoluble équation entre l'amenuisement des moyens publics d'abord, privés aussi, et la juste rémunération des acteurs, surtout des artistes. Il aura fallu une petite pichenette de la Région Grand Est, la DRAC leur emboîtant le pas, (traduction : un engagement financier pour soutenir une partie de la production du magazine) pour que nous réalisions d'autant plus l'ampleur de la tâche.

Problème 1 Les éditions régulières du magazine *Zut* : Strasbourg, Lorraine, Rhin supérieur et Alsace du Nord nous permettent certes d'être au contact du sérail, mais est-ce suffisant ? *Spoiler* : non.

Problème 2 (qui découle du problème 1) Que fait-on de la Champagne-Ardenne ? De Reims, de Troyes, que nous ne connaissons pas ? Et de la Meuse alors ? *Zut*, on a oublié la Haute-Marne !

Problème 3 Toutes les mains de notre équipe réunies ne suffisent pas pour compter les personnalités évoluant dans les musiques actuelles. D'abord parce que certains échappent aux radars officiels, ensuite parce qu'il est tout bonnement impossible de suivre en temps réel tout ce qu'il se passe.

Des solutions, nous en avons trouvées. D'abord, notre expertise dans le domaine (20 ans de presse et d'édition, ça forge le regard) nous a poussés à éditorialiser le contenu. Hors de question de sortir un catalogue des acteurs, structures et initiatives. Il a donc fallu trouver des thématiques, des grandes problématiques et confronter le tout à nos propres envies en ayant bien évidemment conscience que nous laisserions des idées sur le bord de la route. Puis, nous avons pris le temps d'appeler, de rencontrer, de discuter, d'échanger pour bien identifier les lignes de force. On vous la fait courte : tu soulèves une pierre, il y en a une dizaine d'autres qui suivent... Nous avons donc trié, débattu, confronté, fait des choix... Le tout avec un plaisir certain à écouter nos interlocuteurs parler avec passion et engagement de leur projet, de leur équipement, de leurs difficultés aussi.

Une chose est sûre : si la culture et les musiques actuelles sont minés par la précarité, les énergies ne manquent pas et ne demandent même qu'à exploser.

L'AUTRE CANAL

CHAQUE ANNÉE, C'EST AVEC DE NOMBREUX PARTENAIRES ISSUS DE LA RÉGION GRAND EST QUE L'AUTRE CANAL PORTE DES PROJETS ANCRÉS SUR LEUR TERRITOIRE ET RAYONNANT BIEN AU-DELÀ DE LA RÉGION.

DES RÉSIDENCES LIÉES AU TERRITOIRE GRAND EST

LE GRAND ORCHESTRE PSYCHÉDÉLIQUE DE NOUVELLE AUSTRASIE

Pour ses 10 ans, LAC a initié une création originale sur laquelle 14 musiciens issus de 5 groupes nancéiens et 3 techniciens ont créé un show quadriphonique : public au centre et musiciens sur les balcons. Une expérience unique que nous tenterons de reproduire prochainement.

HERMETIC DELIGHT (LAB SALON)

LAC élargi son champ artistique en travaillant régulièrement avec le CCN Ballet de Lorraine sur des opérations investissant différents lieux dans la ville : les LAB SALON. Après plusieurs éditions où seuls des DJ étaient aux manettes du volet musical, nous sommes allés chercher un groupe de la scène rock strasbourgeoise.

Avec le CCN Ballet de Lorraine et Le Mur Nancy

SOUL TRAIN · THE FAT BADGERS

Un partenariat pour mettre l'ambiance. Soul Train, la mythique émission de variété américaine des années 60 est remise au goût du jour par les strasbourgeois The Fat Badgers !

Avec Machette Productions et Espace Django

¿WHO'S THE CUBAN? ORCHESTRA

Une version XXL de ¿Who's the Cuban? : 19 musiciens sur scène pour préparer leur passage au chapiteau du NJP.

Avec Nancy Jazz Pulsations



PAPA TEQUILA

C'est sombre et ça fait peur, c'est la création du duo nancéien Tequila Savate Y Su Hijo Bastardo, comptant de nombreux musiciens invités. Elle sera présentée le 31 octobre 2019 à LAC !

Avec Chupacadabra Records

ANGE

Un engagement fort avec la société Diffusion prod pour un moment d'exception : les 50 ans de scène de Ange. LAC s'implique dans la création d'un spectacle qui va voir tous les musiciens qui sont passés sur scène avec le groupe pour 2 dates exceptionnelles au Trianon à Paris les 31 janvier et 1^{er} février 2020. Ce n'est pas tous les jours que le Grand Est fait le plein 2 jours de suite à Paris.

Avec Diffusion Prod

DES CONCERTS ET INTERVENTIONS POUR LA PRÉVENTION AUDITIVE

Avec le soutien de l'ARS et la Région et en lien avec les projets champardénais et alsaciens, LAC s'est associé à Diffusion Prod pour développer plusieurs spectacles à même de tourner en région Grand Est et au-delà.

Créations et tournée assurées en collaboration avec Diffusion Prod.

RACHID WALLAS & THE FATPACK PEACE AND LOBE

RACHID WALLAS & DJ SPAIG FORMULE DUO

L'APPEL DU TSAR · FLYING ORKESTAR

CRÉATION JEUNE PUBLIC, AVEC LE GUEULARD PLUS





Les musiques actuelles dans le Grand Est

Le Grand Est c'est
57 441 km²
5,518 millions d'habitants
10 départements*

46

Comme l'âge du Nancy Jazz Pulsations
(9-19 octobre 2019),
un des plus vieux festivals de France

102 000 festivaliers
au Cabaret Vert en 2019,
nouveau record de fréquentation

7 SMAC
(Scènes de Musiques Actuelles)

93 lieux de diffusion*

+ de 150 festivals*

**462 acteurs
des musiques
actuelles référencés
dans le Grand Est ***

74

labels*

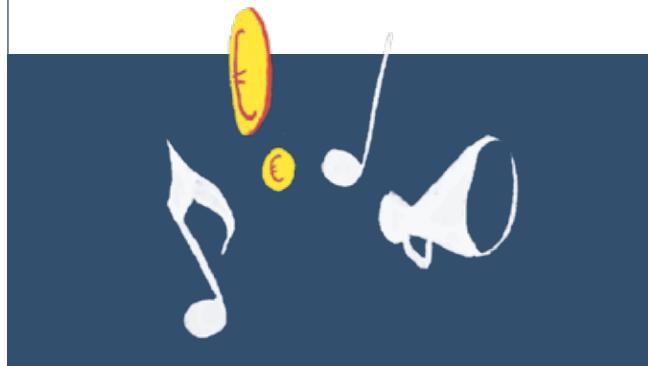
**4 814 748 lectures
du titre *Way Out* des
Alsaciens de Last Train
(au 18 septembre 2019)**

**76 diffuseurs
sans lieu***

(exemple : associations organisant concerts et/ou festivals)

**28 000
festivaliers**

**à Décibulles, en 2019,
nouveau record de fréquentation**



+ de 120 groupes

inscrits au tremplin découverte du
Chien à Plumes en 2019 (remporté
par les Colmariens de Shilly Shaely)

13

radios associatives*

(*) : Chiffres estimés, étude-action sur l'accompagnement du développement de la filière des musiques actuelles en région Grand Est en date du 26 avril 2019.

Longtemps regardées de loin, les musiques actuelles sont aujourd'hui un enjeu majeur pour les institutions. Pourquoi accompagner ? Qui et quoi financer ? Jusqu'où aller dans la structuration ? Charles Desservy, directeur du Pôle Création de la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC) et Pascal Mangin, président de la Commission Culture à la Région nous aident à y voir plus clair.

East cost

Charles Desservy et Pascal Mangin



dirais que compte tenu des volumes financiers engagés, c'est important qu'il y ait des critères d'évaluation. Ils sont encadrés par un label et son cahier des charges est discuté avec les acteurs de la profession. Pour que des lieux intermédiaires puissent exister, il faut que les lieux plus financés aient plus de responsabilités. On ne peut plus se limiter à de la diffusion, surtout dans un moment où les cachets artistiques sont de plus en plus élevés. Qu'on le veuille ou non, c'est quelque chose qui a fait progresser le champ des musiques actuelles en France.

Comment la nécessité d'une étude-action pour la création d'un réseau des musiques actuelles dans le Grand Est a-t-elle émergé ? On a fusionné trois territoires avec des histoires et des configurations différentes du point de vue des musiques actuelles. Il y avait deux solutions : le darwinisme, on laisse faire et on verra, ou l'injonction, on dit ce qu'on veut, on le fait et on constraint. Mais le but est la bonne organisation des acteurs. C'est cette solution qu'on a retenue avec l'État. Notre conviction, c'est que discuter permettra de créer de la confiance entre les acteurs. Ce qui n'est pas évident. C'est bien de se parler, mais il faut aussi agir. Il a fallu du temps, nécessaire compte tenu des différences profondes de modèles. Les gens sont préparés à ce qu'il y ait un changement, même si on a tous un petit fond conservateur en soi : on sait ce qu'on a, mais on ne sait pas ce qu'on va avoir à la place. Il faut qu'ils soient en confiance et comprennent qu'il y a des choses à faire ensemble pour le territoire, sans imposer un modèle copié sur une autre région. Il y a des enjeux de formation, notamment de l'entourage des artistes, développeur d'artiste, c'est un métier ! Mais aussi de mise en réseau : regarder à l'Est quand on est à Paris, ce n'est pas simple, mais il le faut, c'est un enjeu collectif. Les fondamentaux doivent être suffisamment solides pour que les acteurs eux-mêmes aient envie de faire le « plan de la maison ».

Pascal Mangin

Quelles sont les grandes lignes des soutiens de la Région aux musiques actuelles ? Nous sommes positionnés sur le soutien aux artistes professionnels. Ce qui nous intéresse, c'est ce qui se passe entre l'émergence et une vraie professionnalisation. Nous soutenons aussi la participation d'artistes à des festivals hors de la région, dans des lieux de diffusion où ils peuvent être visibles. Depuis la fusion, nous essayons de faire des choses qui étaient impossibles avant. On profite désormais d'une plus grande expertise grâce aux liens tissés avec plusieurs SMAC /*Scènes de Musiques Actuelles, ndlr*/ et plusieurs personnalités reconnues à l'échelle nationale ou européenne. On va vers plus de transversalité.

Le soutien public peut poser question. La musique étant liée à la contre-culture, donc libre par essence, comment trouve-t-on le juste équilibre pour soutenir sans dénaturer ? Nos soutiens aux artistes ne sont pas le choix des élus. Les comités de sélection /réunissant des professionnels des musiques actuelles, ndlr/ sont les garants de cette indépendance. Je dis aux experts des comités de sélection que leur responsabilité est de bien distinguer la question de proximité, les amitiés et les réseaux, de la qualité artistique. C'est l'assemblée régionale qui vote la subvention, mais jamais je ne suis intervenu pour faire en sorte que quelqu'un sélectionné par un comité d'experts ne soit pas financé. Il faut que chacun soit conscient de sa responsabilité. Il y a un regard sur la diversité artistique permise, selon moi, par les soutiens publics. Se limiter au marché, c'est réduire la sélection au choix du public. Les soutiens aux lieux sont en lien très fort avec l'État et là, je

Charles Desservy

Comment le ministère de la Culture regarde-t-il aujourd'hui les musiques actuelles ? Notre regard s'est structuré progressivement et continuellement depuis les années 80. Tout ça repose initialement sur des initiatives locales amateurs qui ont conduit à la création du label SMAC par l'État. Le ministère de la Culture – qui fête cette année ses 60 ans – a évolué dans son positionnement et dans ses missions. Dans les trente premières années, il était bâtisseur et n'avait aucune organisation

régionale, ce qui est le cas aujourd’hui, avec des conseillers qui sont là, sur le terrain. Avec la décentralisation, les collectivités ont pris une place très importante et aujourd’hui il n’y a pas de politique publique de la culture sans elles. On est désormais plus dans un positionnement de partenariat que de développement.

Où en est le label SMAC ? Et dans le Grand Est ? C'est le réseau le plus important. Il y a une centaine de SMAC en France. Il n'y a aucune réflexion en cours vers un changement radical de leur cahier des charges. Les DRAC sont là pour prendre en considération les spécificités de chacune d'elles. On recrute une direction sur la base du projet auquel le label est rattaché. Donc quand elle s'en va, on suspend le label. Rien n'est acquis, on est toujours dans une évaluation. On a un réseau, de mon point de vue, assez solide, assez hétérogène. À Épinal, on a labellisé La Souris Verte, et la convention avec le Gueulard Plus à Nilvange doit être officiellement signée le 4 octobre 2019. On met le paquet sur les territoires en forte déprise économique.

Qu'en est-il du soutien aux artistes ? Trois quarts des aides aux équipes artistiques sont destinées à la musique classique ou contemporaine et un quart aux musiques actuelles. J'ai un exemple tout à fait particulier : Barcella [*artiste originaire de Reims, ndlr*] était étudiant en STAPS et était parti pour devenir professeur de sport. Il a eu cette volonté de faire de la musique, tout en continuant ses études. À l'époque, je lui avais dit en plaisantant : « *On peut tout à fait devenir très amis, parce que je n'ai pas d'argent pour toi* ». Quand il m'a expliqué comment ça fonctionnait, qu'il était dans une pratique amateur très poussée, mais qu'il devait mettre de côté pour assurer lui-même la production de son premier disque, je me suis dit qu'on avait un rôle à jouer, et on l'a joué ! La DRAC Grand Est a donné une subvention qui lui a permis de produire un objet très professionnel. Après, il n'a plus eu besoin de nous. Son deuxième disque a été signé chez Sony. Mais j'ai tendance à penser que s'il n'y avait pas eu un premier produit de qualité, ça aurait été un peu plus compliqué. Quand le ministère de la Culture décide d'aider, ça signifie qu'il y a une vraie démarche professionnelle, d'un niveau qu'on estime élevé et qui a vocation à l'être.

Au-delà des disparités entre les trois zones qui ont fusionné, quelle est pour vous la problématique majeure dans les musiques actuelles ? La circulation des artistes. Chacun a son écurie, chacun mène ses artistes. Une fois que ces artistes se sont développés dans la structure, ils partent ailleurs. La coproduction est un enjeu assez peu répandu dans le domaine des musiques actuelles, contrairement au théâtre. L'accompagnement de résidence et de production est pour moi un aspect à développer.

Dans leurs oreilles...

Le matin

C.D.—Charles Desservy—Les informations. En vacances, plutôt du piano. **P.M.**—Les informations, sur France Culture et RMC.

Pour se donner de l'énergie

C.D.—Calypso Rose et Cashemire.

Pour se détendre

P.M.—De la musique classique, Dominique A, Barbara Carlotti.

Un grand disque

C.D.—Le Very Best of, de Prince. **P.M.**—*Ziggy Stardust* de David Bowie, l'album ultime et l'artiste le plus complet.

Le dernier concert vu

C.D.—Dans le cadre de l'opération Concert aux fenêtres portée par l'espace Django à Strasbourg, j'ai vu le trio féminin The Cracked Cookies, groupe d'ailleurs implanté en région. **P.M.**—Nina Kraviz au Cabaret Vert.

Un souvenir de festival

P.M.—À Décibulles, quand il fait beau et que le soleil se couche. Le site a tout pour lui.

Dans leur panel d'aides au secteur, la Région et la DRAC Grand Est ciblent les plateformes de diffusion en accompagnant les groupes émergents. Objectif : les aider à franchir de nouveaux paliers.

Le Grand Est paye sa tournée

MaMA, Bars en Trans, Reeperbahn... Il ne s'agit pas des festivals les plus prisés du grand public mais, pour les groupes émergents, ces rendez-vous sont surlignés en rouge dans leurs agendas. On y joue 30 minutes, sans fantaisie et sous forme de showcases, dans l'espoir de taper dans l'oreille du gratin de l'industrie musicale. Depuis 2018, la Région et la DRAC Grand Est y conduisent les futurs talents, apportant une dimension opérationnelle à la subvention d'usage. Le dispositif s'inscrit dans le cadre du Fonds européen de développement régional (Feder) et s'élève à 196 500 € pour 2019.

Concrètement, la collectivité réserve un créneau de programmation où trois formations, choisies par un comité de pilotage réunissant les principaux acteurs de la filière (L'Autre Canal, Polca, Deaf Rock...), jouent à tour de rôle. Elle s'adjoint les services d'attachés de presse dont le job est de connecter les groupes aux pros. Les frais de production, de transport et d'hébergement des artistes et de leur entourage proche (manageur, ingénieur du son...) ainsi que les cachets sont également pris en charge. La tournée 2018 avait notamment permis aux Strasbourgeois d'Amoure de signer un contrat de licence avec Barclay.

Mi-septembre, une délégation s'est rendue pour la première fois au Reeperbahn Festival à Hambourg, destiné aux groupes confirmés qui visent un développement à l'export. Taxi Kebab, Dirty Deep et Black Bones ont essuyé les plâtres à la Kaiserkeller où avaient joué les Beatles en 1960. Un signe ?



L'an dernier, les Strasbourgeois d'Amoure avaient finalisé un contrat de licence avec Barclay à l'issue du MaMA Festival.

Partenaires particuliers

La Région et la DRAC Grand Est figurent parmi les partenaires incontournables du milieu des musiques actuelles. La première entité soutient aussi bien les artistes émergents, selon un principe se rapprochant du compagnonnage, que la création scénique, la diffusion des spectacles et les outils de promotion. En matière de développement territorial, le dispositif comprend des aides aux lieux (labellisés ou non), à des diffuseurs sans lieu, aux festivals et aux résidences de territoire. De son côté, la DRAC finance les 7 SMAC du Grand Est et 13 autres lieux de musiques actuelles, des groupes dans le cadre d'aides au projet et à la structuration et six festivals. Elle œuvre aussi au développement du rayonnement du territoire.

À venir...

- 16-17 octobre**
MaMA Festival,
Paris : Claire Farvarjoo,
Ian Caulfield et Taxi
Kebab
- 15-16 novembre**
Sonic Visions,
Luxembourg :
Table ronde autour
du transfrontalier et des
musiques actuelles
- 5-7 décembre**
Bars en Trans,
Rennes : Caesaeia,
Doxx et Degage
- 22-23 janvier**
BIS, Nantes : stand
Grand Est + table
ronde

Président de la Région Grand Est qui s'assume en « *non spécialiste des musiques actuelles* », Jean Rottner se fie à l'expertise et aux besoins des acteurs du territoire. Son laboratoire ? Mulhouse, dont il a été maire jusqu'en 2017 (il est aujourd'hui premier adjoint), où il a soutenu la création du « tiers-lieu » La Station, cluster des musiques urbaines. Une expérience qui le pousse à « *croiser les tribus* » et à miser sur l'innovation. Rencontre justement, à La Station.

High fidelity

En quoi l'ouverture de ce lieu, **La Station**, a-t-elle été significative ? Je trouvais que les acteurs étaient chacun dans leur coin, n'ayant aucun lieu pour se retrouver. Chacun d'eux avait pourtant un bout d'histoire à raconter, histoire qu'il fallait selon moi inventer ensemble. Ce lieu est parti de ces rencontres et de mon envie de créer un lieu d'accueil, tourné vers la ville, ouvert et répondant aux impératifs du collectif. Cette ancienne gare a failli disparaître, on a réussi, avec l'appui de mes services, à la transformer au contact des projets de ses usagers.

Associer les termes “cluster” et “musiques actuelles” peut paraître assez incongru... Oui, je le regrette. Le terme “cluster” fait référence à l'innovation digitale et numérique, et ici à La Station vous faites forcément du digital et du numérique. Pas simplement par le biais de l'outil, mais aussi par l'ouverture vers d'autres réseaux, le monde économique par exemple. Croiser les tribus, je trouve que c'est toujours extrêmement productif. Il faut, à la fois, chercher à rassembler, faire du 360°, et en même temps décloisonner. Il faut chercher cette ouverture qui découle à mon sens la capacité à créer et diffuser. C'est la particularité de Mulhouse, une ville innovante qui croise différentes communautés.

Mulhouse est-elle une source d'inspiration pour le président de Région que vous êtes, particulièrement en ce qui concerne les musiques actuelles ? Cette ville aux multiples communautés, industrielle, besogneuse, parfois un peu trop discrète, m'a appris à m'appuyer sur l'identité d'un territoire, à ressentir les communs, ce qui rassemble pour le faire rayonner. C'est quelque chose que je retiens pour le Grand Est.

Comment résoudre les disparités entre les centres urbains et les territoires ruraux ? Il faut arrêter de se fixer là-dessus. Parce qu'à force de le répéter, à un moment donné, ça va être vécu comme un abcès. Bien sûr, les centres urbains bénéficient aujourd'hui d'une dynamique qui est réelle. Mais tout ne se passe pas dans les cinq plus grandes métropoles de la Région [Strasbourg, Reims, Metz, Mulhouse et Nancy, ndlr]. On prend le Cabaret Vert, c'est en cœur de ville à Charleville-Mézières, c'est une aventure exceptionnelle ! Ou le festival Décibulles dans la vallée de Villé. Cela redonne au territoire une forme de confiance. Il n'y a aucune raison qui m'imposerait de ne pas soutenir des lieux, comme La Station par exemple, qui se créeraient dans des territoires peut-être un peu plus éloignés, s'ils répondent à une envie et à une action des acteurs. Je pense que la Région et les élus que nous sommes ont toujours cette vision : celle d'accompagner et de ne pas faire à la place de.

La playlist de Jean Rottner

Un concert qui vous a marqué ?

Il y en a quelques-uns mais le plus marquant, c'était Pink Floyd devant le Château de Versailles [en 1988, ndlr]. Je me souviens aussi de Simple Minds au Palais des sports de Lyon [en 1989, ndlr].

Une rencontre avec un musicien de la région ?

Je vais leur faire plaisir : Matthieu et Sandrine Stahl. Ils me font marrer parce qu'ils sont curieux de tout entre le Séchoir [lieu d'exposition et de création à Mulhouse, ndlr], leurs pratiques musicales, leur implication au Noumatrouff... J'ai beaucoup d'amitié pour eux.

Une découverte musicale ?

Last Train. Ils m'ont vraiment surpris. C'est un groupe jeune, je trouve leur jeu assez pur et j'aime bien.

Un disque de chevet ?

Je prépare mes discours en écoutant Christine and The Queens. Elle a un rythme qui apaise. C'est un personnage passionnant.



Vous disiez qu'il fallait construire du commun, mais on vit un temps politique particulier où les citoyens sont en demande d'horizontalité. Comment construit-on une politique culturelle qui ait du sens ? Je pense qu'il y a un certain nombre de sujets où ce n'est pas forcément au politique de trancher, ni d'arbitrer. Aujourd'hui, dans le cadre d'un appel à manifestation d'intérêt, notre technique c'est d'avoir un jury d'experts qui ne soit pas un jury politique. Je pense qu'il est tout à fait justifié aujourd'hui de faire appel à des gens qui sont spécialistes, qui émettent un avis de pair à pair. À l'inverse, une démarche purement politique pourrait être vécue par les électeurs comme quelque chose

de sectaire. Dans la culture, on soutient parfois des démarches qui ne sont pas forcément à mon goût, mais qui sont absolument nécessaires. Si on ne le faisait que dans un arbitrage politique, ce serait très mal vécu. Avoir recours à cette horizontalité me semble tout à fait justifié. Il faut mener une politique dans laquelle on se rapproche, on demande l'avis, on essaie de progresser avec. Ce qui ne veut pas dire qu'on va tout soutenir mais au moins qu'il y ait une participation aux discussions. La construction de l'Agence culturelle régionale s'est voulue dans cet objectif-là : un satellite qui n'est pas politique mais opérationnel.



Création



Les musiques actuelles vues par Ornella Gatti

Chargée de production et d'administration au sein de Machette Production

Où ? Le Kitsch'n Bar à Strasbourg

« Ce bar est le QG de Machette Production. C'est un des bars où il fait bon vivre. Si tu viens seule, tu peux être sûre qu'au bout de cinq minutes, c'est une grande fête de non-anniversaire. »

Son parcours « J'ai commencé il y a 10 ans à feu l'Ogaca [agence de conseil aux acteurs du monde culturel liquidée en 2013, ndlr] en tant qu'assistante de direction. Puis j'ai bifurqué vers la formation, la communication et le suivi des artistes bénéficiaires du RSA. C'est là que j'ai rencontré Mathias, l'un des fondateurs de Machette, que j'ai rejoint en mars 2013. »

Son rapport à la création « On accompagne 40 groupes dans l'assise administrative et dix groupes qu'on suit de la création à la diffusion. Mon rôle est de leur proposer une plate-forme d'accompagnement pour qu'ils puissent ne s'occuper que de l'artistique. Aujourd'hui, notre problématique porte sur la consolidation de la communication et de la diffusion. »

Facebook : [machetteproduction](#)



Les musiques actuelles vues par

Emmanuel Paysant

Directeur de la SMAC
La Souris Verte à Épinal

Où ? Le village de Hadol

« J'ai choisi ce lieu pour évoquer la ruralité et ses habitants qui doivent eux aussi pouvoir participer à la vie culturelle en général. Un projet de musiques actuelles de territoire peut contribuer fortement à atteindre cet objectif. »

Son parcours

« Lors de mon passage au conservatoire de Dole où je faisais de la trompette, j'ai rencontré un guitariste avec qui j'ai fondé un groupe. C'est comme ça que j'ai mis le pied dans les musiques actuelles. J'ai joué du funk, des musiques du monde et aussi de la chanson française avec Guillaume Aldebert. L'enseignement universel de la musique m'a préparé aux musiques actuelles et je continue de fonctionner de manière très empirique. »

Son attachement à la création

« Aujourd'hui, on est très très impliqué dans les différentes politiques culturelles. Ce qui n'est pas forcément le cas de toutes les SMAC. On attache une importance toute particulière au soutien à la création, notamment par le biais de résidences. Ce qui nous amène à voir de nombreux artistes locaux qui deviennent assez fidèles. Ils viennent généralement à La Souris Verte pour préparer un nouveau spectacle ou pour travailler sur des nouvelles chansons. On les suit sur un temps long, ce qui nous permet vraiment de placer l'artiste comme un acteur fort de la dynamique culturelle de territoire. »

www.lasourisverte-epinal.fr

Au milieu des années 2000, la scène rémoise explose : Yuksek, The Shoes, The Bewitched Hands... Un dynamisme forgé par l'émulation qui produit encore ses effets sur les nouveaux venus.

L'équation rémoise

L

e début du XXI^e siècle musical sera celui de la pop et de l'électro. En France, cette sentence résonnera avec les succès internationaux de Phoenix, Cassius ou Justice.

Plusieurs villes de l'Hexagone, qui faisaient figure de belles endormies, se réveillent. À Reims, le baiser magique viendra de quelques pionniers, à commencer par Guillaume Brière et Benjamin Lebeau, partis à Bordeaux former The Film en 2005 avant de donner naissance à The Shoes. « *Ils ont ramené de Bordeaux l'ébullition et un esprit de mélange qui n'existe pas à Reims*, explique Anthonin Ternant, ex-membre de The Bewitched Hands, qui mène aujourd'hui plusieurs projets à Reims comme Angel ou Black Bones. « *The Bewitched Hands a débuté comme un groupe qui n'avait pas d'ambition particulière, et grâce à la rencontre avec Guillaume et aussi Yuksek, qui avaient d'autres compétences, ça a décollé.* » Pour Anthonin, c'est peut-être la reprise par le groupe du tube *Tonight*, issu du premier EP de Yuksek, qui aura suscité l'intérêt du public et du milieu parisien.

Black Bones - ©La Luciole Noire



Yuksek, de son vrai nom Pierre-Alexandre Busson, produit le premier album de The Bewitched Hands. Il fonde aussi en 2003 le festival Elektricity, qui perdurera jusqu'en 2016 et jouera un rôle important pour fédérer la scène locale mais aussi faire venir à Reims des pointures internationales comme Air, Laurent Garnier ou encore Metronomy. « *Elektricity était un grand rendez-vous pour nous*, se souvient Anthonin. *Ça a débuté dans les bars, puis on a tous eu notre live sur le parvis de la cathédrale.* » On y croise aussi Brodinski, collaborateur régulier de Yuksek, aujourd'hui installé à Los Angeles après avoir coproduit des titres pour Daft Punk ou Kanye West.

Un autre artiste gravite autour de Pierre-Alexandre Busson : Clément Daquin alias ALB a partagé son studio pendant dix ans, joué sur son second album et pendant la tournée qui a suivi. « *Un jour on s'est amusés à faire un tableau pour voir qui joue avec qui à Reims : ça donnait quelque chose du style toile d'araignée incroyable !* », s'amuse Clément, qui cite aussi des éditeurs rémois installés à Paris, Fabrice Broveli et Frédéric Monvoisin.

Un réseau qui aura permis à Clément Daquin de placer ses titres dans quelques publicités, un véritable tremplin pour lui permettre de faire vivre sa musique. « *Cette émulation a créé un effet d'aspiration incroyable. Ça a commencé par moi ou The Bewitched Hands, pour qui naviguer dans l'industrie de la musique n'était pas une évidence au départ, contrairement à Guillaume, Benjamin ou Pierre-Alexandre.* » L'histoire de cette scène, encore visible ces toutes dernières années, laisse place à un autre récit, à l'image du festival Elektricity aujourd'hui devenu La Magnifique Society sous l'impulsion de La Cartonnerie, la salle de musiques actuelles de Reims. Un récit qui s'écrit toujours, en partie, dans la lignée de ce supposé « âge d'or » et de ses acteurs.

Time to Move

Les connexions entre les « anciens » et les nouveaux perdurent : l'une des dernières en date a lié Ian Caulfield au duo The Shoes, toujours attentif aux musiciens rémois. D'abord batteur au sein de Rouge Congo, le natif de Châlons-en-

Ian Caulfield



ALB



« Il existe un label Reims »

Champagne a rencontré Guillaume Brière, qui produira l'un de ses titres après avoir écouté ses premières maquettes. Puis c'est Benjamin Lebeau qui prendra le relais. « *Benjamin m'a encouragé à venir m'installer à Paris où sont les labels, les éditeurs... Il m'a présenté des gens qui me permettent aujourd'hui de préciser mon projet* », explique Ian, qui prépare de nouveaux clips, un album et un live. La Cartonnerie a également joué un rôle pour Ian, qui y a effectué répétitions et résidences, et a pu y « *tisser des liens* », créer des « *points de départ* » là où des personnages comme Yuksek et les autres ont écrit une histoire commune à une époque où ce type de structures était encore naissant. « *Seul, on peut rapidement se perdre ; l'entourage permet de prendre du recul*, indique Ian. *En tant qu'artiste, on crée son univers, mais on ne peut pas tout faire soi-même.* »

Quant à Odilon Horman, toujours installé à Reims, il a en quelque sorte suivi le modèle de la scène des années 2000-2010 en multipliant les collaborations, à la différence que lui est un « *enfant de La Cartonnerie* » depuis son ouverture en 2005. Il sort à peine de la Music Academy International à Nancy lors de l'émergence de la scène rémoise, pourtant le phénomène impactera son parcours : « *Matthieu Rondot de Den House, l'un des groupes pour lesquels je jouais, m'a présenté le batteur de The Bewitched Hands qui m'a appris à jouer pop*, raconte-t-il. *Et j'ai pu le remplacer sur quelques dates.* » Den House, Grindi Manberg, avec lesquels il a joué aux Francofolies de la Rochelle et aux Inouïs du Printemps de Bourges, mais aussi Brothers, signés chez Universal, sont quelques-uns des projets où l'on retrouve Odilon Horman, qui se lance aujourd'hui en solo sous le nom de Chester Remington ou encore avec... Black Bones, au côté d'Anthoin Ternant. « *J'ai toujours connu cette dynamique collective à Reims*, explique Odilon. *Depuis que la scène locale a suscité l'intérêt, il y a des connexions, notamment entre Reims et Paris, où beaucoup sont partis ; moi je me sens bien à Reims, où je peux jouer avec plein de gens. La ville a été étiquetée électro-rock, aujourd'hui ça s'ouvre beaucoup. Et on peut toujours s'y créer une famille.* »

Facebook : [Blackbonesreims](#)
[ian.caufield.music](#)
ALB

Où étiez-vous lors de la naissance de la scène rémoise avec The Shoes, Yuksek et consorts ? Je suis arrivé il y a dix ans à La Cartonnerie comme chargé d'accompagnement, et l'un des premiers groupes dont je me suis occupé était The Bewitched Hands. Leur important travail artistique en amont, avec tous ces autres musiciens arrivés à maturité au même moment, leur a fait gagner beaucoup de temps. Ces derniers se sont construits en réaction au déficit de lieux et de moyens qui régnait alors à Reims, tandis que La Cartonnerie s'est rapidement installée dans le paysage. Il y a aussi eu à cette époque une concordance de divers facteurs : le talent de certains, mais aussi une part de chance, un son électro-rock qui correspondait à la tendance d'alors...

Quel a été le rôle de La Cartonnerie pour ces artistes-là ? La Cartonnerie est surtout venue en appui, a apporté un lieu de travail confortable, professionnel, équipé. The Bewitched Hands en a surtout profité en terme d'accompagnement scénique, tout comme Yuksek et The Shoes. On travaille toujours avec eux aujourd'hui : Guillaume Brière de The Shoes garde un œil très attentif sur la scène rémoise, et la ville reste attractive pour eux. Yuksek réalise de la musique pour le cinéma et le théâtre et est revenu travailler avec la Comédie de Reims ; Brodinski est à l'étranger mais évoque une date à Reims. De plus, on a participé à la programmation du festival Elektricity, qui a contribué à mettre un coup de projecteur sur Reims.

Qu'en est-il de la scène actuelle ? La nouvelle génération perpétue cette dynamique de croisements : Degage, Ian Caulfield, Black Bones, Brothers ou encore la scène hip-hop naissante avec Créance de Sang ou Vladimir Cauchemar. À la différence que ces derniers ont tous grandi avec La Cartonnerie, pour qui le succès de la scène rémoise il y a dix ans est motivant : ils ont vu que l'on pouvait sortir de Reims ! Nous pouvons les aider à aller plus loin, même s'il y a beaucoup d'appels et peu d'élus aujourd'hui il existe un entourage, un label Reims. Et La Cartonnerie peut apporter une réelle visibilité à la scène locale.

[www.cartonnerie.fr](#)

Voyage

Traverser le Grand Est d'Est en Ouest, galoper entre le rock, l'électronique en passant par le hip-hop, résultat : 10 groupes qui ont le vent en poupe.



Mouse DTC

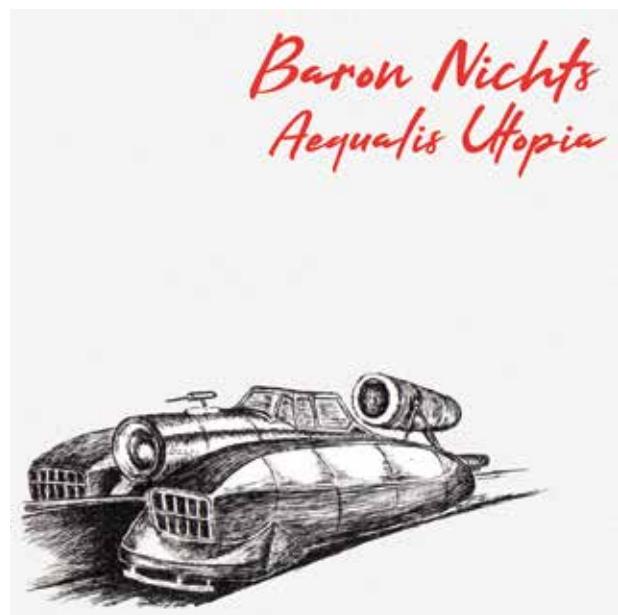
I

Mulhousiens et adeptes du *Do it yourself (DIY)*, Mouse DTC a sorti son deuxième album *Dead The Cat* en début d'année chez Médiapop Records. Leur électro-pop tendance rigolote, option cul plutôt que crue, est à classer au rayon de la « variété alternative » selon l'expression d'Hermance Vasodila. Accompagnée d'Arnaud Dieterlen, elle ressuscite quelques vieux airs oubliés des 80's (Regrets, Lio, Elli & Jacno...), le pas léger et sans prise de chou. À l'image de leurs clips et de leurs costumes, également faits maison. On notera encore la collaboration avec Christophe Miossec au sémaphore d'Ouessant pour le titre *Madame* au menu de cet album joyeusement foutraque. Définitivement Top Classe. (F.V.)

Baron Nichts

I

L'objet a de quoi susciter une curiosité à peu près équivalente au personnage. Originaire de Bar-le-Duc, Baron Nichts sort son troisième album *Aequalis Utopia* sous la forme d'une cassette audio qui, en fait, est une clé USB. Une façon de rappeler que Baron Nichts n'est pas à un concept près, faute d'avoir trouvé des formations pérennes. « *C'est un projet solo créé en 2012, c'est de la musique instrumentale à tendance post-rock avec une certaine énergie punk* », confie-t-il. Sur scène, ce multi-instrumentiste projette des vidéos réalisées à partir d'archives du web tombées dans le domaine public. Sous le chapeau, on note une délicieuse filiation avec Mogwai. À savourer lors d'un « *concert rock gustatif et visuel* », le 12 octobre, à la Cantine du 111 à Châlons. (F.V.)



Kikesa

I

Kikesa, qui doit son nom à un running gag de soirées, où il « kickait » les sons d'autres rappeurs, est un acharné positif. Très attaché à l'aspect collectif plutôt qu'aux paillettes, il a construit depuis 10 ans, bien entouré par ses amis désormais collègues. Mélant rap, pop culture, bon kick et « hippie attitude » invitant à *La Paix* (son dernier clip), Kikesa est monté en flèche : une victoire au Buzz Booster en 2018, trois volumes de *Dimanche de Hippie* sortis en un an et pour octobre 2019, l'emblématique Olympia... Attaché à Nancy, sa ville, il a sorti l'an dernier un morceau en forme d'hommage à celle qui l'a vu faire ses premiers pas dans le rap game. (R.B.)

2PanHeads

I

Si le groupe s'est construit entre Paris et Shangaï, au gré des voyages du duo et « *de we transfer en we transfer* », Gaël est originaire d'Épinal et Rod de Nancy. L'un est porté sur l'électronique, le second, définitivement rock et cold wave. Ils vivent pour la scène. « *Enregistrer un truc et le sortir c'est bien mais on a conscience que pas grand monde ne va vraiment écouter. Le plus important, ça a toujours été les concerts.* » Les titres de leur nouvel EP seront tous accompagnés par un clip spécifique et sublimés sur scène par leur compagnon de route VJ : Morse. Testés et approuvés au Festival Bon Moment de L'Autre Canal à Nancy : c'est frais, explosif et bien ficelé. (C.B.)



Dirty Deep

I



Cet été, Dirty Deep a débranché. Avec les festivals mais aussi avec l'électricité pour consigner un album acoustique à paraître cet automne chez Deaf Rock. Le trio alsacien reprendra du service, le 25 octobre à La Laiterie en compagnie de Jim Jones and The Righteous Mind, producteur de leur cinquième album. Le précédent *Tillandsia* gravite autour du heavy blues et de l'harmonica de Victor Sbrovazzo. « *On a des influences diverses entre des trucs bourrins, du hip-hop et du rock en*, confie Victor. C'est assez comparable à ZZ Top dans l'idée. Même s'ils sont vieux, ils ont toujours les barbes. J'essaie de faire pousser la mienne tant bien que mal. Je me dis que c'est quand même beaucoup de non-travail. » (F.V.)

Avale

I

« *Avale* [Metz, ndlr] est né d'une rencontre un peu magique en hiver 2014 chez une amie commune. On a échangé autour de nos projets musicaux et notamment notre envie commune de monter un groupe féminin. Deux jours après nous répétions et tout nous a semblé évident. » Musicalement, ça sent la transpiration, le truc qui démange ; c'est net, précis, avec ce qu'il faut d'imprécision pour garder cette spontanéité qui semble leur être chère. Elles évoluent « *sur un chemin froid assez minimal et répétitif, certains disent post punk* ». Ce qu'on aime ? Leur envie de faire, dégagée de tout impératif : c'est dans les circuits indépendants et alternatifs qu'elles se sentent bien. Jouer, tourner, le reste n'est que littérature. Après une première cassette et un split avec La Chasse, elles ont sorti *Incisives* en 2018 et espèrent bien renouveler l'expérience. Peut-être après leurs concerts en France, Suisse et Allemagne cet automne et une nouvelle tournée en mai... (C.B.)



AVALE
INCISIVES

Louis Piscine

I

Été 2017. Louis Piscine plongeait dans le grand bain avec *Les Vacances*, ode à la sueur doucereuse, aux flirts et à la liberté, au point de figurer dans la sélection des Inouïs du Printemps de Bourges et d'illustrer une publicité pour Decathlon. Le conte d'été devrait trouver son prolongement au printemps 2020 avec la sortie très attendue du premier album du Troyen qui est toujours à la recherche d'un producteur. Aimant se décrire comme un « *vacancier à plein temps* », nostalgique d'une époque qu'il n'a pas connue « *quand on laissait sa clé sur la 2CV et que le litre d'essence était à 1,50 franc* », l'homme aux chemises à fleurs ambitionne de fédérer autour de lui. « *C'est aussi mon combat contre le communautarisme même si je n'ai pas envie de trop me mêler de politique*, dit-il. Je me passionne davantage pour la bouffe, les blagues et les punchlines. ». Vivement la fin des vacances. (F.V.)



Das WhizzZ



« Né à Metz et mort à Verdun. » L'épitaphe est en bonne place sur la page Facebook de Das WhizzZ, trio primitif qui carbure à l'approximatif. « C'est le son qui sort naturellement de nos pognes et qu'on entend dans nos oreilles quand on joue tous les trois. Le son de nos tripes et de nos limites, débarrassé de nos complexes techniques », clament-ils. « Jouer dans un groupe, répéter, faire des concerts et préparer des disques reste le meilleur moyen de se sentir vivants, créatifs et électriques ». À leur actif, des premières parties notoires de King Khan à Verdun et Dominic Sonic à Thionville ainsi qu'un split album avec Shake the Disease pour un chouette croisement entre rock garage et blues sidérurgique. (F.V.)



Brothers



Les Beatles qui auraient fricoté avec MGMT ? On tient Brothers (Reims), qui, comme son nom l'indique, est composé de (deux) frères : Thibault et Julien. « Nous aimons les vieux groupes des années 60-70 dont on s'est beaucoup nourri, notamment au niveau des mélodies et chœurs ». Entre-temps, Thibault se passionne pour les synthés et apporte une touche d'électro. Après un premier album auto-produit en 2015 (*The Way you Move*), un accompagnement par La Cartonnerie et le soutien indéfectible de l'humoriste et réalisateur Kyan Khajandi (auteur du clip de *May We Meet Again*, single de leur dernier EP), ils signent avec les éditeurs Universal Music Publishing et GUM. Prochaine étape ? La création d'un show vidéo lié à leurs titres. (C.B.)

Caesaria



Du rock british, de l'électronique, un effet club. Quatre amis d'enfance qui composent partout où ils le peuvent ; dans leur studio de répétition à Strasbourg, sur un coin de table à Paris ou Belfort. Ils sont signés sur le label Try & Dye qui les aide à se structurer et pour lequel ils travaillent par ailleurs. Perfectionnistes et fous de musique, Théo, Ced, Thomas et Louis n'ont pas recadré à recevoir les conseils de pros : coachs vocaux, ingé son, manager, La Laiterie – qui les a récemment emmenés au Havre – et réalisateurs qui les abreuvent d'images pour leurs futurs clips. C'est frais et plus tranché qu'à leurs débuts : résultat début 2020 avec la sortie d'un EP. (C.B.)



Entre Metz et Paris, les tournées mondiales et les voyages intérieurs se poursuivent pour Grand Blanc, qui distille depuis cinq ans sa musique hybride tout en poésie et en énergie.

Faire sensations



Lorsque l'on glisse un disque de Grand Blanc dans la platine, les images se bousculent : adeptes d'une prose hallucinée posée sur un son empruntant au rock, à la pop et à l'electro clinique des années 80, les quatre membres du groupe auront distillé beaucoup de sensations fortes en seulement un EP et deux albums. L'itinéraire parallèle à leur musique « urbaine et topographique » débute à Metz, ville d'origine de Camille, Benoît et Luc, qui ne se rencontreront que lors de leur exil parisien au tournant de leurs 20 ans. Sur leur premier EP, sorti en 2014, ils jouent avec les images de leur région natale : cathédrale, fumée des usines et croix de Lorraine sur la pochette, ambiances délétères teintées par l'ennui ambiant sur les titres *Samedi la nuit ou Degré zéro* et l'évocation de Joy Division auront fait de Grand Blanc le groupe d'une « Manchester du nord » pour la presse parisienne. « Les médias se sont engouffrés dans l'exotisme un peu froid qui entourait notre premier essai, note le groupe. Nous avons fait de notre ville un petit théâtre... On a dû souvent expliquer que Metz n'avait rien à voir avec Manchester ! » À l'image de leur musique, recomposée et hybride, la question de leurs racines messines sera un élément parmi d'autres de leur identité.

En 2016, son premier album *Mémoires vives* fait passer Grand Blanc dans une nouvelle dimension : sa notoriété s'accroît tandis que sa musique poursuit sa mutation. Moins froid et brut, le disque louvoie entre force percussive et nappes envoûtantes des synthétiseurs, alimenté par les rythmes primaires des guitares, où Grand Blanc glisse ses envies de groove et de mélodie avec des textes toujours aussi saisissants. Sur des phrases martelées, leur musique se construit comme une cité grouillante, bordélique, où de chaque recoin surgissent les échos du passé et les bruits de la nuit. « Dans la réalisation de l'album, ça surgissait de partout ; ce n'était pas toujours rassurant, mais on a réussi à y mettre notre énergie, à créer les conditions d'un truc totalement libre tout en restant cohérent, avec beaucoup plus de nuances que sur l'EP », commente le groupe à cette époque, à l'occasion d'un passage à la BAM qui a tout d'un retour des enfants prodiges. On y évoque le soutien des Trinitaires ou de l'association Zikamine à leurs débuts, avant l'arrivée à Paris où ils se regroupent en colocation avec Vincent, le bassiste, puis la signature avec le label Entreprise, tête chercheuse de jeunes talents francophones. « On a deux histoires avec Metz : on en est partis assez tôt pour revenir y vivre beaucoup de choses. »

Le voyage se poursuit avec *Image au mur*, à la rentrée 2018, fêté par un nouveau concert à la BAM. Son rythme plus posé, versant dans un onirisme apaisé, évoque un voyage en

treize vignettes dans un album photo à la beauté singulière. Le fruit de deux années marquées par les tournées pour ramener un matériau brut sur lequel plane un esprit « *lost in translation* ». « En tournée, tu traverses plein d'endroits, de villes, mais de manière brève, superficielle, explique Benoît, chanteur et guitariste. Tu en gardes des images un peu désincarnées, l'impression d'être perpétuellement dans un "ailleurs"... tout apparaît entre voyage et fantasme. C'est une bonne façon de voyager pour écrire des chansons, mais il faut laisser infuser. » Sur la surface d'*Image au mur* se déploient celles de Los Angeles sur le titre *Demande à la poussière*, référence au roman de John Fante, qui exprime bien l'impression d'irréalité et de flottement ressentie au contact de la Cité des anges. C'est aussi le propos de *Ailleurs*, première chanson ayant émergé lors de l'écriture, qui aborde les notions de refuge et de fuite. Une déclaration d'amour à Belleville ou l'apparition d'*Iles perdues* complètent la carte fantasmée par Grand Blanc sur ce dernier album.

Le cliché du groupe local devenu mondial tient sur le papier de la planisphère mais pas au sein de la cartographie mentale de Grand Blanc. C'est avant tout une évolution intime que retracent les quatre musiciens dans « *un décor de rêve* » comme le chantent Camille et Benoît sur *Rêve BB rêve*. Paroles et musique s'inspirent et se complètent, s'inspirent d'un vécu, de sensations, de lectures... Si leurs chansons sont autant d'énigmes aussi entêtantes que leurs instrumentaux à la fois synthétiques et charnels, elles sont, pour ceux qui les interprètent, solidement ancrées dans leur réalité, du « *laboratoire* » lorrain aux scènes mondiales. « Une chanson, c'est parfait pour questionner le fantasme et l'ailleurs, même si on évite d'être trop narratifs car on veut que nos chansons soient disponibles pour ceux qui les écoutent, explique Benoît. Le moment où tu décides d'écrire est capital, car une chanson devra toujours rester en accord avec ce que tu es : c'est essentiel si tu veux qu'elle résonne encore en toi quand tu la joueras des années plus tard. »

Facebook : GRNDBLNC

Beaux labels.

*Comment vit un label aujourd’hui ?
Quel modèle ? Quels outils ?
Éléments de réponse par un tour
(non-exhaustif) du Grand Est.*

Deaf Rock Records.
Le label indépendant strasbourgeois fait aujourd’hui partie de la holding Constellation et veut encore grandir...

Par Fabrice Vomé — Photo Simon Pagès

« C'est un peu compliqué depuis un an, mais on commence à voir la lumière. » Fondé en 2009 par Julien Hohl, Deaf Rock entre aujourd’hui dans une nouvelle ère suite à une longue restructuration en interne. Depuis cet été, le label strasbourgeois à « l'esthétique rock un peu sale et dur » et qui compte une cinquantaine de références se retrouve sous le pavillon de Pegase Music. Une maison de labels, imaginée il y a deux ans par Julien et son équipe, qui lui permet de rediscuter sa vingtaine d’artistes d’après leur style musical. « Avec mes associés, on s'est dit soyons bêtes et méchants et mettons-les dans des cases pour simplifier les choses », explique Julien Hohl. Ce « tri sélectif » a débouché sur trois entités : Deaf Rock – qui continue d'accueillir Decibelles, Dirty Deep et les Américains de Crocodiles –, Avril – qui héberge les signatures pop

comme Amoure – et Iconic aux tonalités plus urbaines. Cette mue intervient dans la foulée de la constitution au printemps 2019, de la holding Constellation qui regroupe les labels strasbourgeois Deaf Rock et La Coda, Wild Valley (Angers) et Cold Fame (Lyon), une société d'édition musicale (Supernova) et une société de production de concerts (Sideral) qui vient de décoller avec la première édition du festival La Messe de Minuit à Lyon, imaginé par le groupe Last Train signé chez Deaf Rock. A cela s'ajoutent les Studios Mascaron à Strasbourg, gérés depuis peu par la holding, et Omar, une plateforme de financement collaboratif dédiée aux musiciens du Grand Est imaginée par Deaf Rock et l'agence Izhak. Une arborescence à des années-lumière de l'association montée par Julien Hohl en 2009, « une année noire pour l'industrie du disque avec le crash de Napster et du peer to peer ».

De l’ambition

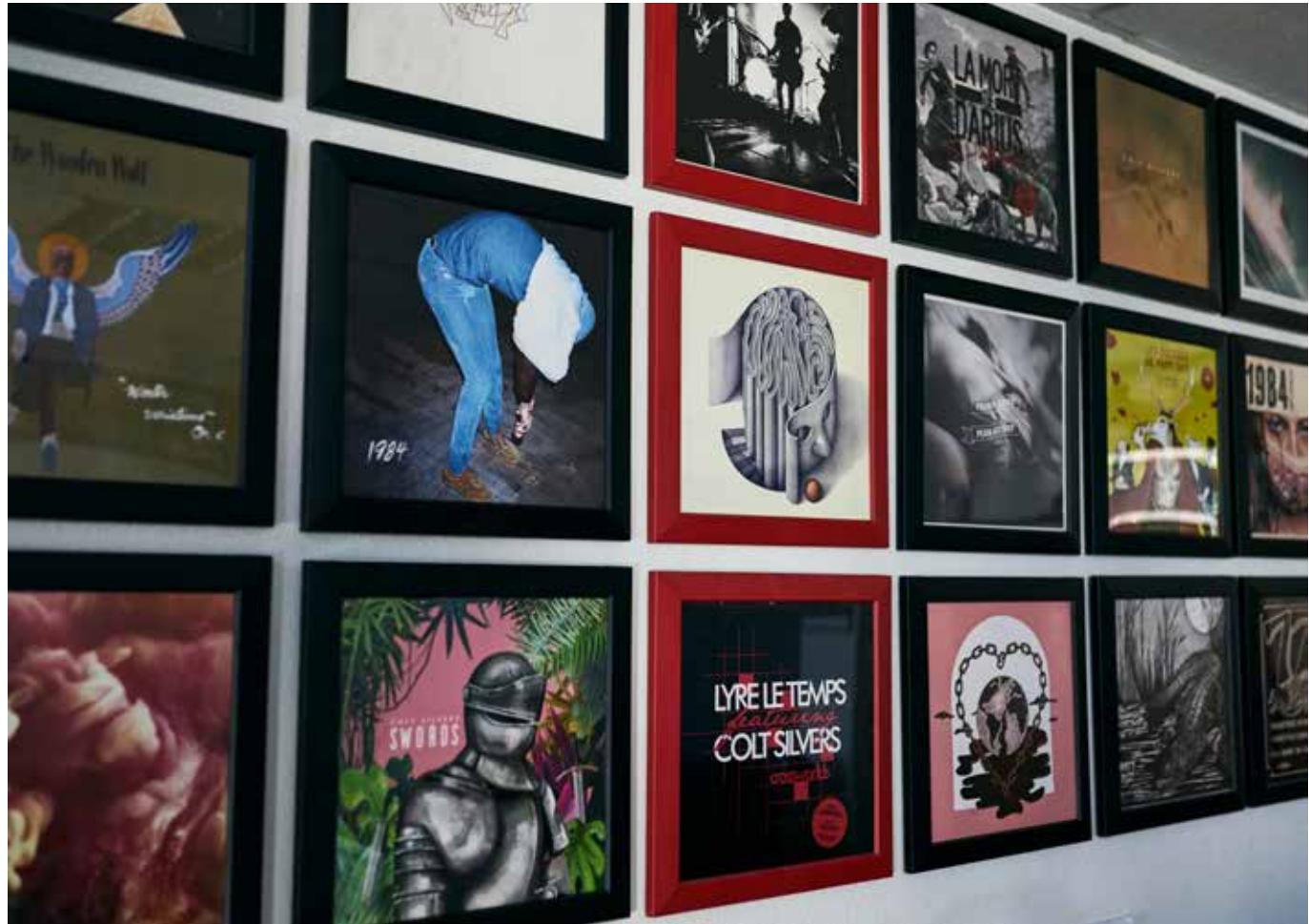
« À l'époque, on s'était dit que c'était de toute façon impossible de faire pire que de vendre des disques », s'amuse-t-il. Le décollage se concrétise il y a une paire d'années avec le retour des ventes de vinyles et l'émergence de Spotify et Deezer. Cet « entre-deux » offre un vaste champ de perspectives à la société qui compte huit salariés. « Je sens que ça reprend, confie Julien Hohl. C'est juste que, pendant dix ans, tout le monde a un peu galéré

à retrouver ses marques. » L'entrepreneur a beaucoup appris de ses pairs, à Paris, où il dispose désormais de locaux. « Je posais mon cul dans le bureau des DA [directeurs artistiques, ndlr] et j'écoulais. C'était du mimétisme pendant très longtemps. Car il n'y avait personne ici, bien qu'il y ait plein de labels. Comme Herzfeld, que j'aime beaucoup et qui fait des sorties magnifiques, mais qui n'a aucunement envie de faire ce qu'on fait, c'est-à-dire avoir des salariés et des stratégies marketing. » Cette ambition naissante n'a pas épargné « le rocker de l'Est », son surnom dans la capitale : « C'est la meilleure et la pire des choses que de travailler avec des artistes, confie-t-il. Des fois, on a l'impression d'être un papa pour eux et c'est très difficile de rester amis. Parce qu'à un moment, tu as une position de merde où tu dois dire non et ça ne leur plaît pas. Pour moi, il y a eu des étapes très dures dans l'acceptation d'être M. Command mais c'est la vie ». Mal à l'aise avec cette nouvelle posture, il a trouvé du soutien auprès de l'un de ses voisins du quartier gare : Thierry Danet, emblématique directeur de la Laiterie. « À un moment, j'ai volontairement décidé de ne plus signer de groupes de Strasbourg. Ils se sont sentis délaissés mais cela a assis Deaf Rock en tant que label français avec une étiquette nationale », poursuit Julien. Depuis, certains liens ont été renoués, souvent « autour d'une bière » comme lors des 10 ans du label célébrés en juin à l'éphémère Café de la Biennale.

Il arrive que l'insouciance des débuts manque par moments à Julien Hohl. « *Je passe pour le gros con de major qui a une lourdeur dans ses sorties. On a des process et on est devenu un peu chiant. Quand on envoie Decibelles à Chicago pour enregistrer avec Steve Albini, ce n'est pas comme un artiste qu'on envoie dans le studio à côté,* souligne-t-il avec un soupçon de nostalgie lorsqu'il évoque « *la liberté de faire des trucs à la punk* » à l'image du label Grabuge monté par Lysistrata. « *Ils me font penser à moi il y a dix ans* », glisse-t-il. Ce dernier a d'ailleurs tendu la main à la structure belfortaine en vue d'une collaboration. « *Le fond de roulement de Deaf Rock est trop important pour pouvoir faire que des petites sorties à 3 000 balles. J'ai envie de garder cette liberté mais il me faut quand même 4*

à 5 gros disques par an où je peux vendre entre 3 000 et 5 000 disques », développe-t-il. Une équation à plusieurs inconnues qui positionne l'entreprise à la croisée des chemins : trop gros pour la nuée de petits labels indés et pas assez pour pouvoir rivaliser avec les mastodontes de l'industrie du disque. « *Je commence à repérer les mêmes groupes que les majors sauf que je n'ai pas 50 000 balles à mettre sur la table* ». Par défi ? « *Non, parce que ça m'énerve de me faire piquer tous les groupes. Économiquement parlant, on ne peut plus se contenter de récupérer les miettes.* »

www.deafrock.fr



Les labels indés.

À Reims, Colmar, Metz et Nancy, on déniche les nouveaux talents.

Par Fabrice Véné — Photo Christophe Urbain

Des 462 acteurs des musiques actuelles référencés dans le Grand Est (*), 16% représentent des labels. Un secteur en perpétuelle évolution, voire insaisissable, à l'image de Source Phonique Records qui vient tout juste de voir le jour à Reims. « *Un rêve de gamin* » pour Clément, journaliste à *L'Est-Eclair*, et Alexandre, prof de musique au Lieu, qui se sont lancés dans l'aventure avec insouciance. Fin mai, ils ont sorti *Odalapop volume 1*, compilation 5 titres très friendly où figurent des titres de Dégagé, Oddyâna, Brisebard, Leo Blomov et Reviens. « *Cela nous paraissait la suite logique de ce qu'on faisait*, explique Alexandre. *On collectionne des disques, on organise des bourses et pas mal de soirées à Reims.* » Sorti à 100 exemplaires, leur vinyle est vendu 15 euros. « *Un énorme coût*, selon Alexandre. *C'est vraiment une question de passion. On sait qu'il y a des aides mais on n'a pas pris le temps de les solliciter. On a tenu à faire tout cela de façon indépendante.* »

A Colmar, Parklife Records revendique une vingtaine de références en plus de sa remarquable longévité. Pour Mathieu Marmillot, leader des Manson's Child, le label s'inscrit aussi dans « *une suite logique* » après l'édition d'un fanzine et de la radio. Le paysage est quasiment désertique lorsque les Manson's sortent *Emma*, leur premier EP en 1996. Des groupes lui envoient des démos qui donnent lieu, l'année suivante, à une compilation cassette, aujourd'hui épuisée, avec Tahiti 80, Watermelon Club et Le Plus Simple Appareil, la formation de Thierry Danet, directeur de La Laiterie. « *Il y a vraiment cette envie de faire découvrir, de trouver le groupe qui va nous faire vibrer*, explique Mathieu. *Et quand on peut, on paie le studio.* » Vingt ans plus tard, Parklife continue sa mission de défricher autour de lui. « *Sur nos compilations, on sort 80% de groupes colmariens dont très peu ont été repérés* par le Centre de ressources des musiques actuelles (CRMA) d'où le rôle essentiel des labels », poursuit-il. Une posture qui n'empêche pas Parklife de s'extraire de son pré-carré avec des livres-CD particulièrement fournis comme *The Berlin Tapes* des Bordelais de Pull, *The Colmar Tapes*, fruit de la résidence de Herman Dune au Grillen en 2006, ou encore *The Strasbourg Tapes* qui consacre les Marauders.

Propulsé par les succès de Yann Tiersen au milieu des 90's, Stéphane Grégoire martèle n'avoir jamais voulu « *enfermer le label dans un genre musical* ». Chapelier Fou, Matt Elliott, Michel Cloup, The Married Monk et quelques projets singuliers à base de « super-groupes » comme This Immortal Coil et Orchard étoffent son catalogue protéiforme. « *À Nancy, nous avons toujours connu ce côté underground plaqué sur un grand rien, avec un petit noyau qui créait une identité par envie, sans se mettre de limites, et générant une scène. La contre-culture s'alimente ainsi, ce qui ne veut pas dire qu'on est dans le vrai. Cette contre-culture est la culture de demain, il faut juste qu'elle soit filtrée pour qu'un public plus large puisse se sentir concerné à un moment donné* », disait-il il y a quatre ans dans les colonnes de *Novo*. Depuis, le garçon a déménagé ses locaux au 15 de la rue Gilbert où l'impeccable disquaire Rhizome Record Store a posé ses bacs de vinyles au rez-de-chaussée. L'an passé, les « indés » représentaient 80% de la production française pour 30% de la diffusion.

La liberté et la gloire

L'indépendance n'est pas non plus un vain mot pour Florian Schall et Jennie Zakrewski aux manettes de Specific Recordings ainsi que du disquaire La Face Cachée à Metz. Leur label compte une cinquantaine de références depuis sa création en 2011. Des groupes locaux (Avale, Brute Minou), d'ailleurs (Raymonde Howard) mais aussi du Canada (Culture Reject), d'Angleterre (Total Victory) et du Japon où le couple se rend régulièrement. « *Faire un label, c'était normal car je ne voulais pas attendre les autres pour produire et diffuser ma musique* », se remémore Florian qui fait partie de Loth (metal) et Mesa of the Lost Women (noise, free-jazz). Adeptes du DIY (Do it yourself), il s'occupe de la gestion et de la distribution tandis que sa compagne, issue du graphisme et du journalisme, réalise les pochettes et la promo. « *La gloire ou le fric, on s'en fout*, explique Florian. *Par exemple, on travaille avec Geoffrey Lolli dont les disques fonctionnent très très bien, quasiment sans promo et sans concerts. On a ce délice intérieur de se dire que son œuvre sera réévaluée dans 20 ans et que ses disques deviendront cultes.* » Depuis qu'il officie dans le milieu, il note une évolution, assez radicale, chez les groupes qui se lancent. « *C'est devenu des fainéants. La plupart attendent qu'on leur déroule le tapis : ils ont envie qu'on s'occupe d'eux, d'un booker pour leur trouver des dates, d'un label pour sortir leurs disques et de quelqu'un qui s'occupe de la promo. Du coup, ils peuvent se concentrer sur leur objectif principal qui est de faire de la musique mais ça les infantilise complètement. Personnellement, je trouve ça bien d'être multicornes. Je sais jouer de plusieurs instruments, je sais chanter, je sais faire plein de trucs dans le spectre de l'industrie musicale. C'est important de savoir comment ça se passe à tous les niveaux.* » À Nancy, le label Ici d'Ailleurs occupe le terrain depuis une vingtaine d'années.

**Facebook : Source Phonique Records
www.parkliferecords.bandcamp.com
www.specifict bandcamp.com
www.icidailleurs.com**

(*) : Chiffres estimés, étude-action sur l'accompagnement du développement de la filière des musiques actuelles en région Grand Est en date du 26 avril 2019.

DOSSIER — LES LABELS



Dernière Bande.

Le label de Rodolphe Burger, c'est aussi un studio d'enregistrement dans la vallée, à Sainte-Marie-aux-Mines.

Par Cécile Becker — Photo Christophe Urbain

« *Cet endroit a quelque chose de magique, c'est une espèce de bulle. Souvent, tu arrives, tu joues et sans même t'en rendre compte, tu as fait un disque.* » Rodolphe Burger décrit son studio d'enregistrement, celui du label Dernière Bande, situé dans le grenier de sa maison familiale de Sainte-Marie-aux-Mines, à droite, juste après les vaches. Entrer ici, c'est se rendre compte des limites du vocabulaire pour le décrire : un espace totalement ouvert, surplombé de toiles tendues entre les poutres de la charpente pour l'isoler phoniquement, quelques rideaux, une cuisine ouverte, une lumière naturelle et délicate, typique de la vallée. Il y a quelque chose ici de suspendu, de cosy sans l'être absolument, quelque chose d'une délicatesse qui résiste, tutoyée par ce qu'il faut de rusti-

cité. Tout ne tient qu'à un fil, et d'ailleurs « *si tu touches à quelque chose, tu as peur de la péter, cette atmosphère* ». Toutes celles et ceux qui sont passés par ici, souvent par affinités, ont compris, sont restés, y sont revenus, y sont foncièrement attachés : Sarah Murcia, Jeanne Balibar – son album *Paramour* fut le premier à être mixé ici –, Alain Bashung, Chloé Mons ou Stuart Staples. Sauf Françoise Hardy, trop effrayée par quelques araignées. « *On veut garder cet esprit-là, le fait que la cuisine soit ouverte est important, c'est un lieu de vie avant tout* », précise Rodolphe Burger. Et c'est ça, exactement ça, qui a réussi à amadouer « *l'animal sauvage* », le regretté Jacques Higelin, qui, perfectionniste et imprévisible, pouvait vous péter entre les doigts pour une fausse



note. « Je me souviens, pour le calmer je lui disais : "Assieds-toi là, je vais te faire des carbonara". » Alors, il s'est assis là, juste à côté du poteau où est encore affichée la fameuse recette des spaetzles, et ça a marché.

Tout a commencé comme ça, presque sans qu'on s'en rende compte. Rodolphe habitait là avec sa très chère tante. Un jour, il est monté avec un ampli et a commencé à répéter entre « les fils à linge, les pots de confiture et les bonbonnes de schnaps ». Son groupe Kat Onoma a suivi. Il fallait poser sur bande ce son si particulier. « Ça sonnait dissymétrique, le bois apporte quelque chose, l'acoustique se fait naturellement. » Puis une petite folie : le producteur Ian Caple (aux manettes de *Fantaisie militaire* de Bashung), qui passe régulièrement par

ici, achète une console analogique MCI, un petit bijou qu'un ingénieur du son venu d'Angleterre vient entretenir une fois par an. Ça ne rigole pas. Ce qui ne rigole pas non plus, c'est le miel de sapin de Marcel, un voisin apiculteur habitué des lieux qui, doucement, ouvre la porte du studio et entre à pas de loup – on l'a prévenu qu'ici, il se passait souvent des choses sérieuses. Vous y goûtez une fois, vous y revenez. Comme au studio. Pourtant, tout est fragile. Rodolphe Burger peine à expliquer comment cet endroit résiste au temps et parle d'un « miracle » qui doit être bichonné. La DRAC et la Fondation de France y sont passés et eux aussi en conviennent : il ne faut pas qu'il disparaisse, « il faut prolonger les histoires ». Ils ont inventé la suite : bien-

tôt trônera sur le terrain de la maison des habitations imaginées par des « architectes musiciens », Stephan Zimmerli, contrebasiste du groupe Moriarty, par exemple. Les artistes de passage pourront ainsi venir en résidence, et s'isoler. La boucle se boucle : les petites maisons seront construites avec le bois de l'entreprise familiale – aujourd'hui tenue par le frère de Rodolphe – qui a été créée ici-même. On y vient, on y reviendra dans la vallée. On n'a pas encore dit paradis.

**Festival C'est dans la Vallée,
du 4 au 6 octobre
à Sainte-Marie-aux-Mines
www.dernierebandemusic.com**

Le tour des studios

L'Âme du temple à Troyes

L'association se veut un espace de développement et de création artistique des musiques actuelles dans l'Aube. Outre son activité de studio d'enregistrement et de répétitions, elle organise des tremplins et propose un accompagnement aux groupes émergents.

www.studios-ame-du-temple.com

Le Chalet Studio à Reims

Studio associatif d'enregistrement, de mixage et de mastering, il fait office de passage quasi obligé pour les jeunes pousses de la scène rémoise.

[Facebook : Lechaletstudios](#)

Le château de Faverolles

Ancien moulin situé en Haute-Marne, transformé en studio en 1991 par l'artiste et ingénieur suisse Andreas Rathgeb, l'endroit se décrit comme un laboratoire d'expérimentations sonores et visuelles. Des références prestigieuses (Fred Frith, Deluxe, Femi Kuti, Sophie Hunger...) et parfois des concerts.

www.chateau2faverolles.wixsite.com

Downtown studios

Un complexe de trois studios étalés sur 300 m² dans une ancienne poudrière à Strasbourg. Sorte de grotte d'Ali Baba d'après certains groupes inspirés.

[Facebook : Downtown-Studios](#)

KR Noyz à Ensisheim

Un studio qui se dit « hybride » entre numérique et analogique, situé à côté de Mulhouse. Un repaire pour les groupes de metal mais pas que.

www.krnoyzstudio.com

MicroClimat à Épinal

Vingt ans d'expérience et depuis 2017, les Concerts Ô Studio organisés avec l'association Les concerts qu'on sert. (F.V.)

www.studiomicroclimat.com

La sélection de la rédaction



Fragments Folks

C'est un bijou dont nous n'avons pas pris le temps de parler dans les pages de *Zut*, avec regret. Le très beau documentaire *Fragments Folk* réalisé par le vidéaste du cru Thomas Lincker est construit comme un voyage musical entre les Vosges du Nord et les États-Unis. 11 artistes jouent et se racontent dont Solaris Great Confusion, Will Stratton, Renz ou SF & the Ladyboys. Ce qu'on aime ? La musique ici prend tout son temps et prend racine dans son environnement. On est loin, bien loin, de la folie contemporaine. Message subliminal adressé aux pros : possibilité de proposer le film en projection + concert... (C.B.)

www.fragmentsfolk.com

A black and white photograph of an elderly woman with glasses, holding an open book titled "PAULETTE PUB ROCK" and "343 RUE RÉGINA KRICO". The book cover also features a smaller image of a person. Below the photo, the author's name "SYNED TONETTA" is printed, along with the publisher's logo "CAMION BLANC".

PAULETTE PUB ROCK

343 RUE RÉGINA KRICO

SYNED TONETTA

CAMION BLANC

Chez Paulette

Le CBGB's du Grand Est est localisé à Pagny-derrière-Barine, non loin de Toul, épicentre du rock'n'roll tendance underground culte, qui fête ses 50 ans cette année. Un livre de 562 pages raconte l'histoire du mythique pub « Chez Paulette » qui a vu passer le Gun Club, Alex Chilton, les Buzzcocks et 997 autres légendes dans les années 80-90. Le lieu existe toujours comme la patronne, Paulette Melat, 96 printemps. (F.V.)

Paulette Pub Rock,
343 rue Régina Kricq
par Syned Tonetta
(Camion Blanc, 36€)



KG — *Jesus Weint Blut*

2 labels

La rédaction étant implantée à Strasbourg, impossible de ne pas être chauvins. On suit avec une grande assiduité les sorties du label (et booker et organisateur de concerts et de festivals) October Tone. Pas vraiment d'esthétique si ce n'est un goût prononcé pour la chose rock. En vrac (et tout en amour) : les copains d'Hermetic Delight et leur rock bipolaire, T/O et son indispensable album *Ominous Signs*, le petit trésor ambiant

S T Ø J et les foutraqueries wave de VICTIME. Depuis plusieurs années, on se délecte évidemment des artistes du label *kind of folk* Herzfeld, qui, après quelques années de pause reprend du service et pas qu'un peu : l'incroyable KG y a sorti son dernier album *Jesus Weint Blut*, Hicks & Figuri son très très beau *Navaja et Volga*, un prometteur 4 titres aux couleurs pop : *Tropics*. Ah... la conquête de l'est ! (C.B.)

www.octobertone.com
www.hrzfld.com



Médiapop Records

Cinq ans d'existence et pas une seule faute de goût. Logique quand on sait que Philippe Schweyer sort les disques de groupes « qui sont vraiment cools » et qui proviennent soit de Mulhouse, sa ville, sinon des États-Unis. L'odyssée vinyle de Médiapop Records annonce un hiver radieux avec des albums de Theo Hakola, Fred Poulet, The Hook, Mouse DTC, Manson's Child et un livre-disque de Nicolas Comment. (F.V.)

www.mediapop-records.fr



The Last Detail

Le meilleur groupe de Nancy, voire du Grand Est, habite Paris et a l'accent américain. Après Fugu, le dernier projet de Medhi Zannad convoque la chanteuse Erin Moran, également connue sous le nom d'A Girl called Eddy. Ensemble, ils ont fondé The Last Detail et ont sorti un chef-d'œuvre pop en 2018 sur le label madrilène Elefant. Le compte-gouttes a été réactivé en septembre avec la sortie de *Places*, 45 tours édité à 300 exemplaires. Vite, sinon on les achète tous. (F.V.)

[Facebook : eddyandmehdi](#)



Diffusion

Les musiques actuelles vues par

Laura Cahen

Autrice, compositrice, interprète

Où ? Chez elle, à Nancy

« Mon petit chez moi, mon cocon, mon laboratoire. Si la plupart du temps j'écris mes textes à l'extérieur, c'est ici que je les travaille, les mets en forme, les enregistre : mon studio est dans la pièce d'à côté. »

Son parcours « La musique fait partie de moi depuis que je suis toute petite. J'ai commencé le piano à quatre ans, le chant à dix. Un premier EP en 2012, puis un album, Nord, cinq ans plus tard. Là, je viens tout juste de signer chez PIAS, avec qui je travaille sur le second, prévu pour 2020. »

Un concert... « Mon concert le plus marquant ? Celui donné en avril 2017 Salle Poirel à Nancy. On était neuf sur scène, musiciens, artistes, avec toute une scénographie. C'était un moment unique, vraiment magique. Et puis celui au festival du film subversif de Metz, où j'ai joué juste après la projection de La Leçon de piano, en présence du chef déco du film, j'avais écrit un spectacle tout spécialement pour l'occasion. Un grand moment, très émouvant. »

Facebook : [lauracahen](#)



Les musiques actuelles vues par

Jérémie Fallecker

Co-fondateur et directeur artistique de l'association Pelpass

Où ? Le Jardin des Deux-Rives à Strasbourg

« C'est ici qu'a lieu depuis 3 ans le Pelpass Festival, un festival qu'on veut garder à échelle humaine. La dernière édition ? 180 bénévoles, 3 chapiteaux, une trentaine d'artistes, des animations, un espace jeu et des créations avec 4 battles entre deux groupes de la région. »

Son parcours « J'ai organisé mon premier festival avec des copains de lycée dans le jardin de mes parents. On a fait jouer 14 groupes, 1 400 personnes sont venues dans un village qui compte 400 habitants... J'ai passé un DEUST Médiations, puis une licence pro Administration et gestion des entreprises culturelles, tout en continuant à être bénévole et à faire des stages, à Décibulles notamment. Ensuite, j'ai été embauché par Hiéro Colmar. Pelpass s'est impliquée au Molodoï [salle de concerts à Strasbourg, ndlr]. Aujourd'hui, on a quatre temps forts : Paye ton Noël, Fansarodoï, Ind'Hip'Hop et le Pelpass Festival. Notre but, c'est d'ancrer ces temps-là et de continuer à s'amuser en organisant régulièrement des tournois, de ballons prisonniers par exemple. »

Pourquoi les concerts ?

« Parce que j'aime découvrir des choses et que j'ai envie de développer la curiosité des gens. Il y a tellement de groupes que je voudrais faire jouer ! Ce sont eux et les projets qui donnent le ton de nos événements. Et le fait de ne pas avoir notre lieu nous intéresse : créer des moments, expérimenter des lieux, être au contact... »

www.pelpass.net



Après une édition déficitaire, l'éco-festival de Charleville-Mézières a battu un record de fréquentation, cet été, avec 102 000 entrées enregistrées.

Le Cabaret repasse au Vert

L'Australienne Courtney Barnett sur la scène des Illuminations, une des quatre scènes du festival.



Pour sa 15^e édition, le Cabaret Vert a confirmé son leadership en tant que plus grand festival du Grand Est. Avec 102 000 entrées payantes, l'éco-festival a même battu son record de fréquentation après un exercice 2018 qui l'avait pourtant plongé dans le rouge, avec 600 000 € de pertes. Les raisons ? Des frais de sécurité en hausse et des annulations de dernière minute à commencer par celle de Booba, pour cause de détention provisoire après son altercation avec Kaaris dans le hall 1 de l'aéroport d'Orly-Ouest, deux semaines avant le rendez-vous ardennais. Largement de quoi plomber la billetterie du festival, sis en bord de Meuse et au cœur de Charleville-Mézières, et de rappeler la fragilité économique de ce type d'événements. Surtout pour l'association Flap (Front de Libération des Ardennes Profondes) qui organise cet atypique raout pluridisciplinaire (concerts, BD, cinéma, arts de la rue et *think tank*), marqué du sceau de l'indépendance. « *Le risque financier est énorme sur chaque festival, sur chaque édition. Certains de nos partenaires privés nous ont prêté de l'argent à taux zéro. Nous n'avons pas demandé aux institutions d'intervenir sur une subvention en déficit* », explique Julien Sauvage, directeur et fondateur du Cabaret Vert. « *Ne croyez pas qu'on a touché le jackpot cette année, l'important c'est de pérenniser* », a-t-il encore prévenu. Son rendez-vous dénote sur la cartographie des centaines de festivals qui rythment les étés de France.

L'événement s'appuie sur un fort ancrage territorial à base de bières artisanales et de « miam » local tel le fameux croque-maroilles et les fumeuses saucisses de sanglier, des tarifs abordables (122 € le pass des 4 jours, 16 € le dimanche), des valeurs écolo-responsables, un centre de tri des déchets qui jouxte la grande scène et une armée de 2 300 bénévoles. « *On a fait le choix de ne pas se tourner vers de gros sponsors, Heineken ou Kronenbourg par exemple. Nous sommes plus indépendants sur la scénographie, sur la déco, et puis ça réduirait les retombées économiques pour l'association Flap* », poursuit Julien Sauvage. Les sodas, émanant de grandes firmes américaines, sont également proscrits jusque dans les loges où les artistes se voient proposer des jus et nectars bios.

Un tiers-lieu dans les cartons

Cette année, l'association a signé une charte portant sur un Cabaret Vert durable et solidaire. Avec quelques engagements forts, comme l'ambition d'utiliser 50% d'énergies renouvelables en 2025. Reste à savoir si un tel challenge environnemental peut aller de pair avec l'expansion d'un festival où 70 à 80% de



Jean Perrissin, responsable du développement durable, et Julien Sauvage, directeur du Cabaret Vert.

l'effet de serre est aujourd'hui généré par les transports du public et des artistes... « *C'est vrai qu'on se pose plein de questions en interne*, indique Jean Perrissin, responsable du développement durable du Cabaret Vert. *Même si on s'autofinance à 80%, c'est la course à l'échalote concernant la jauge du festival. C'est un numéro d'équilibriste entre nos contraintes économiques et nos valeurs environnementales.* » Des possibilités d'extension existent d'après Julien Sauvage : « *Soit on profite de la réhabilitation de l'usine de la Macérienne, en plein cœur de site. Soit on s'étale sur le camping et on grignote quelques places. Ce sont des possibilités, aucun choix n'a été fait et nous n'en ferons peut-être aucun.* » Flap s'attaque en effet à un autre chantier avec la création d'un tiers-lieu dans la halle Eiffel. La municipalité a d'ailleurs profité du Cabaret Vert pour remettre les clés du bâtiment à Julien Sauvage et son équipe. Un appel d'offres a été lancé, le 23 août, pour une étude de faisabilité d'un tel espace. « *Il nous faut inventer ici quelque chose qui nous soit propre* », a souligné Boris Ravignon, le maire (LR) de la cité ducale qui a longtemps cultivé l'espoir de voir une SMAC sortir de terre.

Retour des castors

En 2005, pour la 1^{re} édition, la mairie avait donné son feu vert à la condition que Flap restitue le site – qui était pourtant une ancienne décharge à ciel ouvert – en l'état. Quinze ans plus tard, on se félicite du retour de la biodiversité à l'image de l'ombre que génère les arbres plantés les années précédentes et de la présence de castors en bordure de Meuse. Les rongeurs ont cependant épargné les guitares de

Patti Smith, l'une des têtes d'affiche de cette 15^e édition et qui a ses habitudes au pays de Rimbaud puisque la chanteuse a acquis, en 2017, la ferme où vécut le poète dans le hameau de Roche. Si l'auteur du *Bateau ivre* et d'*Une saison en enfer* incarne les Ardennes, le Cabaret Vert entend se positionner à l'échelle du Grand Est. « *Lorsque les nouvelles régions ont été redessinées, les Ardennes n'étaient pas censées être dans le Grand Est mais plutôt dans les Hauts de France*, rappelle Christian Allex, programmateur du festival. *Du coup, le Cabaret Vert donne une sorte de lisibilité à cette grande région. Avec le Festival mondial des théâtres de marionnettes [qui se tient fin septembre à Charleville, ndlr], ce sont des marqueurs forts pour le Grand Est.* »

Autre innovation de cette 15^e édition : la présence de poubelles connectées, imaginées par Neurogreen et installées dans de vieux buffets, qui trient les déchets de manière automatique.



Justement, cet été, les Alsaciens de Kamarad et Knuckle Head, le DJ strasbourgeois Diffracto et la chanteuse Claire Faravarjoo ont emprunté cette diagonale de près de 400 kilomètres, renforçant le contingent Grand Est, qui figure désormais dans le cahier des charges de la programmation à la faveur d'un partenariat avec la Région. Ils ont partagé l'affiche avec quelques pointures du moment (Roméo Elvis, Angèle, IAM, Twenty One Pilots, Orelsan...), la fine fleur de l'electro (Salut c'est cool, The Black Madonna, Kenny Dope et... l'ex-footballeur Djibril Cissé), quelques pépites du rock indé (Bodega, The Murder Capital, Steve Gunn, Courtney Barnett...) et une ribambelle de groupes belges (Caballero & JeanJass, It it Anita, Le Prince Harry...). « *Il faut considérer que ton événement est une sorte de plateforme qui doit être en lien avec le monde entier, qui permet de croire que tout est possible et que le monde entier peut atterrir chez toi* », souligne Christian Allex lorsqu'on l'interroge sur sa façon de programmer dans la préfecture ardennaise. Qui ne diffère finalement guère des autres festivals où il officie. « *Il y a dix ans, les réseaux sociaux étaient moins forts qu'aujourd'hui dans leur capacité d'influence ou d'échanges avec les publics. À l'époque, on avait encore un peu de CD et les gens découvraient la musique, entre eux, localement. Donc, il fallait programmer des groupes qui pouvaient faire partie de ce que les gens des environs connaissaient. Maintenant, on peut tout se permettre, c'est plus excitant pour nous, cela permet d'avoir un panel beaucoup plus large dans la programmation.* »

Localement, le CabaretVert a réussi son coup. « *C'est un événement qui participe à la promotion de notre département tout en valorisant les circuits courts* », se félicite-t-on du côté du conseil départemental des Ardennes. Une étude, la troisième, est actuellement en cours pour connaître la réelle portée du festival. « *La précédente étude disait que pour 1 € de fonds publics investis, on compte entre 13 et 14 € de retombées sur le territoire*, détaille Julien Sauvage. *Il y a aussi le festival de marionnettes qui participe à cette dynamique de territoire. Il faut également comprendre que nous ne sommes pas une association culturelle mais une association de développement local qui utilise la culture comme levier.* » Et de parfaits ambassadeurs du Grand Est.

www.cabaretvert.com

Un centre de tri est installé près de la grande scène du Zanzibar. Il permet de retraiter 80 tonnes d'ordures chaque année grâce à une vingtaine de bénévoles.



Audrey Speyer, designeuse française

On ne mégote plus avec les pleurotes

Elle a suscité la curiosité du festival juste avec un cendrier. Révolutionnaire et conçu à base de champignons, en l'occurrence une espèce de pleurotes, qui dévorent les mégots de cigarette au bout de deux semaines. « *Le cendrier se développe à*

partir d'une pollution », explique Audrey Speyer, designeuse française installée à Bruxelles. Avec sa start-up Purifungi, elle a remporté le hackathon du festival de Dour, en juillet, grâce à cette innovation. Ce qui lui a permis de tester ses cendriers au Cabaret Vert en les disposant dans les loges et l'espace VIP. Au départ, elle réalise un moule à base de copeaux de bois, de paille et de carton qui sert de lieu de culture pour les champignons. Un terreau pour le mycélium, la partie végétative

du champignon, qui se développe et va progressivement digérer les mégots. Le processus permet à terme de transformer le tout en une résine qui peut se substituer à de la brique, voire à du plastique et du polystyrène. Bref, de chouettes perspectives lorsqu'on sait que les mégots sont considérés comme une source majeure de pollution, aussi bien terrestre que pour les océans. (F.V.)

Facebook :
PuriFungi



Malgré des airs de parcours du combattant, les tremplins restent en vogue. Et peuvent être (ou pas) des accélérateurs de carrière pour des groupes émergents.

Bascules vers la gloire ?

Coup de boost ou coup de bambou ? Indémodables et incontournables du paysage des musiques actuelles, les tremplins ont conservé cette faculté de catapulter de jeunes artistes dans le grand bain. Comme dans les années yé-yé lorsque les radio-crochets lancèrent un paquet d'idoles des jeunes tels Johnny Hallyday et Eddy Mitchell. Soixante ans plus tard, la formule n'a pas pris une ride. « *Les tremplins sont la base de l'industrie musicale en France* », indiquait Yves Bommenel, président du Syndicat des musiques actuelles dans les colonnes de *Libération* en mai 2018. Pour autant, l'exercice n'est pas forcément prisé de l'ensemble des musiciens. « *Je n'ai jamais été un grand fan*, avoue Victor Sbrovazzo, leader de Dirty Deep. Cela veut dire mettre en compétition des groupes qui proviennent de la même scène et potentiellement créer des formes de jalousies qui sont complètement contre-productives. » Programmateur du Cabaret Vert, Christian Allex est encore plus radical : « *J'aime pas ce truc, cela fait genre les savants se réunissent et vont décider qui des petits*

gars vont réussir ou pas. Mais cela ne décide absolument pas d'une carrière, il n'y a pas ce système dans les pays anglo-saxons. »

Chaque tremplin dispose de ses propres règles, de son jury et de ses récompenses. Si certains s'avèrent douteux en reposant notamment sur les votes du public, la plupart veillent à multiplier les strates d'écoutes afin de se défaire de tout soupçon de « copinage ». « *On se réunit pendant un après-midi avec les membres de l'association pour écouter les candidats. Puis on en sélectionne huit qui vont jouer, pendant deux soirs au café concert du Freppel à Villé devant un autre jury* », explique Pierre Hivert. Le directeur du festival Décibulles enregistre chaque année une soixantaine de postulants sur deux critères : venir d'Alsace et avoir moins de trois ans d'existence. « *Je suis toujours surpris de cette régularité, cela traduit quand même un renouvellement* », dit-il. À la fin du processus, les trois lauréats obtiennent le droit d'ouvrir chacune des soirées du festival. Les recalés, eux, peuvent se produire dans des salles partenaires. « *On ne propose pas de dispositif d'accompagnement*, poursuit Pierre Hivert, c'est

Les Colmariens de Shilly Shaelly ont remporté le tremplin du festival du Chien à Plumes le 21 juin 2019 à Chaumont.
©Christian Pitot



juste pour le plaisir de jouer. C'est aux groupes de décider ensuite ce qu'ils font de cette opportunité : si jouer à Décibulles c'est le Graal pour eux ou si ce n'est qu'une étape. »

Cet été, les Colmariens de Shilly Shaelly n'ont pas franchi le cut du premier jury de Décibulles. Cela ne les a pas empêchés de remporter le tremplin Grand Est du Chien à Plumes, face à La Bergerie (hip hop/Strasbourg) et II (ghost wave/Nancy) à la faveur d'une prestation aboutie lors de la finale à Chaumont durant la Fête de la musique. « *On avait répété pendant des mois pour ce concert* », se souvient Lucas Ohnmeiss, le chanteur. Une semaine plus tard, les organisateurs du festival haut-marnais lui annonçait la bonne nouvelle : son groupe serait programmé sur la scène Ponpon avant Suzane et Johnny Mafia. « *C'était notre première grande scène, on avait le trac mais il y avait énormément d'adrénaline. On a l'impression que notre concert n'a duré que cinq minutes. Le Chien à Plumes est une belle porte d'accès. On a pu bénéficier d'un public plus large qui ne nous connaissait pas. Cela a été une super expérience et ça a permis d'augmenter notre*

notoriété. » Au-delà d'une ligne supplémentaire sur son CV, le quatuor rock a aussi eu droit à un cachet. Qui servira au tournage d'un clip afin de participer à d'autres tremplins l'an prochain.

En matière de tremplins, la référence absolue reste les Inouïs du Printemps de Bourges. En Alsace, le Noumatrouff en est l'antenne régionale depuis plus de quinze ans. « *C'est quand même un moyen d'exposer les gens et une étape dans la vie d'un groupe même si cela crée plus de déception car il y a peu d'élus*, souligne Olivier Dieterlen, le directeur de la salle mulhousienne. *Le risque des tremplins, c'est d'être dans une logique de compétition. Or je ne crois pas qu'on crée dans une telle logique, mais davantage en stimulant. Pas comme la télé-réalité où on met une pression forte dans un objectif qui n'est pas forcément d'accompagner et d'aider l'artiste... »*

Le 25 octobre 1994 naissait La Laiterie à Strasbourg, l'une des toutes premières salles de musiques actuelles dans l'Est. C'est la petite histoire d'un lieu à la fois singulier et emblématique, qui raconte aussi la plus grande histoire de toutes les autres salles nées après lui.

Autopsie d'une salle

Plantée dans le désert C'est l'histoire d'un lieu qui, en 25 ans, a eu beaucoup de petits frères. Quand il est né, il n'avait pas encore beaucoup de modèles à regarder. Il y avait bien le Florida à Agen inauguré en 1993 et, dans le coin, le Noumatrouff à Mulhouse, en 1992. Pas grand-chose d'autre. Les musiques amplifiées, comme on les nomme alors, sont encore essentiellement l'affaire d'associations qui programment des concerts avec beaucoup d'énergie et peu de moyens, dans des salles pas toujours équipées. L'époque commence à vouloir leur donner pignon sur rue, voire à les intégrer aux politiques publiques. Lors de la campagne des municipales de 1989 à Strasbourg, la question d'une salle de concert est même objet de débat (nostalgie d'un temps où la culture était un enjeu électoral...) Elue, Catherine Trautmann fera de la friche de l'ancienne Laiterie de la ville, dans le quartier gare de Strasbourg, un pôle culturel, avec notamment une salle de concerts pour les musiques amplifiées. À l'époque, ce n'était pas encore à la mode, mais il s'agissait déjà de redynamiser un quartier, l'un des plus pauvres de la ville, par des équipements culturels forts.

Nathalie Fritz et Patrick Schneider avaient monté une de ces associations qui organisent des concerts avec beaucoup d'énergie et peu de moyens. Avec Christian Wallior puis Thierry Danet, alors actif à Radio Campus, ils invitent notamment Geoffrey Oryema au centre socio-culturel de Neudorf et les Buzzcocks à la salle de la Marseillaise. Ils répondent à l'appel à projet lancé par la ville, et ajoutent le leur aux

10 autres déjà déposés avant eux. C'était en août 1994, ils ont entre 20 et 25 ans, et la ville choisit de leur faire confiance. « *J'ai trouvé que ces gens étaient sains*, explique Norbert Engel, alors adjoint à la culture. *Ils inspiraient une grande confiance, avaient une grande maturité pour leur âge*. Et puis, à musiques nouvelles, visages nouveaux. » « *On est partis pour la gestion d'un Titanic sans avoir le permis*, résume Patrick Schneider. *On est tous autodidactes, on vient du commerce, de la chimie, de la communication, avec aussi un touche-à tout. On ne présentait que de l'énergie, de la foi, et déjà un réseau*. » Et un projet, évidemment. « *Une ouverture maximale en nombre de dates et en type de propositions*, résume Thierry Danet. *L'idée était d'ouvrir le lieu au plus grand public possible, alors qu'à l'époque tout était très structuré par chapelles*. C'est la ligne artistique de ce qui va devenir les musiques actuelles : rassembler toutes les esthétiques, donc les publics, dans une unité de lieu. » L'association Artefact PRL hérite de l'équipement en août, pour une ouverture le 25 octobre 1994... « *Le cahier des charges était précis*, se souvient Thierry Danet. *Débrouillez-vous et qu'il n'y ait pas de problème*. » Il y aura 24 concerts le premier mois d'ouverture (Kat Onoma, Maceo Parker, Pigalle, Theo Hakola ou Kool and the Gang), 200 environ la première saison.

The Times They Are A Changin'

25 années plus tard, la même association et les mêmes directeurs sont toujours à la tête de la salle. Patrick Schneider programme toujours les concerts, Nathalie Fritz gère l'administratif, Thierry Danet la communication, Christian Wallior assume la direction technique de la salle.





©Philippe Groslier

Pour le reste, l'histoire de La Laiterie s'écrit en parallèle de celle de la filière des musiques actuelles. Le label SMAC naît d'ailleurs quelques années après elle, en 1998, créée par Catherine Trautmann alors ministre de la Culture. Un label que la salle a obtenu puis perdu pour des raisons plutôt obscures puisque, au fil des années, elle avait aussi développé l'action culturelle et l'accompagnement des artistes, comme le demande le cahier des charges... Le passage de Mme Trautmann au ministère a contribué à la structuration de La Laiterie. « *Ils se sont rendus compte qu'on était trop peu aidés* », se souvient Patrick Schneider. Après 3 000 francs d'aide pour la soirée de lancement et des subventions au lance-pierre les années suivantes, La Laiterie peut aujourd'hui compter sur des aides à hauteur de 20-25% de son budget total – qui s'élève à 3M€, le reste étant des ressources propres – essentiellement de la part de la ville, puis de la DRAC, du Département, de l'Eurométropole de Strasbourg et, depuis cette année, de la Région Grand Est (30 000 €). Un montant modeste pour un équipement public et par rapport à d'autres salles. Il a toutefois permis d'employer 12 équivalents temps plein (au départ et pendant plusieurs années, Nathalie Fritz était la seule en CDI) et de stabiliser

l'équipe depuis une dizaine d'années. Pour Patrick Schneider, « *cette autonomie permet une grande souplesse* ». Et surtout, en 25 ans, La Laiterie a assis une solide réputation auprès des artistes. Objectif : le top 3 français et le top 50 européen. « *La Laiterie n'est pas une salle municipale, rappelle Patrick Schneider, c'est une salle d'envergure internationale* », qui accueille en moyenne 80 000 spectateurs par an. « *On nous a reproché d'être trop bunkerisé. À juste titre. Mais pendant les 15 premières années, on a joué notre survie.* » Pourtant, la salle est devenue clairement trop étroquée. Car, en 25 ans, elle n'a pas bougé elle non plus... La plupart des salles équivalentes accueillent aujourd'hui entre 1 200 et 1 800 spectateurs, alors que la jauge de La Laiterie reste bloquée à 900. Avec l'augmentation du coût des concerts (pour contrebalancer la chute des ventes de disques), compliqué pour les artistes et les organisateurs de rentrer dans leurs frais avec une aussi petite billetterie. Patrick Schneider doit souvent sortir les rames. « *J'explique aux artistes que La Laiterie a une âme. Ce lieu n'est pas aseptisé comme d'autres, et ça, ça nous sauve. Et puis on augmente aussi le tarif d'entrée, mais ça ne peut pas durer éternellement.* » Sans compter que la salle est « *rincée, essorée* », pour reprendre les mots de Nathalie Fritz. « *On a fait 180 à 200 concerts*

par an sur les dix premières années, rappelle-t-elle, alors qu'elle a été conçue pour en accueillir 100. On lui a mis 20 ans dans la vue. »

La ville n'est plus une vitrine

Pour l'équipe, il est clair que l'avenir de La Laiterie passera par un geste fort de la municipalité. En attendant, cette municipalité, après avoir un temps laissé croire que la salle s'installera sur le site de La Coop, dans une autre friche au cœur des nouveaux quartiers qui s'étendent vers l'est, lui a clairement signifié qu'il s'écrirait à coup sûr sur sa terre natale. Dans ce quartier toujours pauvre, toujours en développement, à nouveau un enjeu des prochaines municipales, et où s'installent aujourd'hui de nouveaux partenaires potentiels, comme une antenne du centre socio-culturel du Fossé des Treize. « *On nous reproche de ne pas faire assez au niveau du projet pédagogique et culturel* », rapporte Patrick Schneider. Elle le fera, nous assure-t-on, et à sa manière. En 2004, rappelons-le, La Laiterie avait composé un très riche programme de spectacles, conversations, ateliers et expositions, intitulé Voix croisées, autour du compositeur

Georges Aperghis, d'Alain Bashung et du local de l'étape Abd al Malik. Elle travaille aujourd'hui à une saison parallèle, avec notamment les résidents de la plateforme Labels, « *éco-système structurant de développement artistique* » qui accompagne labels et artistes locaux installés dans le bâtiment d'en face. Elle accueillera un artiste en résidence en 2020, et vient de salarier une personne pour développer ce fameux volet culturel, aujourd'hui au cœur des préoccupations des collectivités, et dont personne ne se souciait encore il y a 25 ans. Comme ses petites sœurs, La Laiterie doit donc réussir la quadrature du cercle : rester inventive et pertinente, mais « *plus rangée et rendant des comptes* ». « *Nous voulons rester une salle très forte, rappelle Patrick Schneider, qui soit un modèle au moins au niveau du Grand Est. On ne va pas se priver de faire Sonic Youth ou Antony & The Johnsons.* » Certainement pas. 25 ans plus tard, il faut continuer à ne pas oublier pourquoi, au fond, on est là. « *On aime la musique, rappelle Nathalie Fritz. Quand je découvre un artiste et que je l'aime comme une gamine, je me dis qu'il y a encore de la place pour moi.* »

www.artefact.org

Apparus il y a une dizaines d'années en France, les concerts privés restent tendance. Aussi bien pour le public que les artistes qui y retrouvent un surcroît de proximité. Reportage au Lavoir à Colmar.

Comme à la maison



The Proper Ornaments dans le salon de Lionel à Colmar, en mai 2019

I est 18h, le mercure flirte encore avec les 38°C. À deux pas de la Comédie de Colmar, les rues sont désertiques en cette fin juin, marquée par un premier épisode caniculaire qui tend à dicter le rythme des journées. Dans cette allée bordée de pavillons à l'identique, on ose à peine s'aventurer jusqu'à une porte où un écriteau multicolore suggère le concert privé que donneront Stanley Brinks et Clémence Freschard en début de soirée. Les filles de Lionel, le propriétaire des lieux, jouent les caissières pour l'occasion. Elles invitent ensuite les spectateurs à traverser le salon pour redescendre un petit escalier menant à une arrière-cour avant de prendre place au Lavoir, une terrasse abritée d'environ 80 m², qui jouxte le Logelbach dont le niveau d'eau est famélique. Le public arrive au compte-gouttes. Il avait été prévenu du concert dix jours plus tôt par un mail adressé par Hiéro Colmar, l'organisateur, à ses adhérents. Le message signifiait aussi qu'il fallait « *penser à réserver, apporter un truc à boire et à grignoter* ».

Sur place, le couple n'est pas en terrain inconnu. André, alias Stanley Brinks, a joué à de maintes reprises dans la cité de Bartholdi, notamment avec Herman Dune, son ancien groupe. Coïncidence, il retrouve Lionel qui les avait déjà invités en 2004 dans son appartement situé sur les pentes de la Croix-Rousse à Lyon, du temps où il était encore étudiant. À Colmar, ce fan de musique a déjà accueilli quelques illustres représentants de la scène indé, comme The Proper Ornaments, The Goon Sax, Say Sue Me et Emma Kupa.

La présence du duo, installé à Berlin et qui voyage léger – deux guitares –, s'est décidée à la hâte. La veille, il s'était produit dans le jardin d'un particulier à Mulhouse contacté par Facebook. « *Il a choisi toutes nos chansons, une chose que tu ne peux pas faire dans une salle où on peut parfois faire semblant de n'avoir pas entendu* », rigole Clémence. Leur style, entre folk et lo-fi, se prête à merveille au cadre du Lavoir devant un public captif. Probablement davantage que si le concert s'était déroulé dans une salle plus ou moins labellisée. Sortir des itinéraires balisés des musiques actuelles résonne comme une revendication dans la voix d'André. « *On fait de plus en plus de home show. De toute façon, plus tu as d'intermittents, plus tu as de problèmes* », glisse-t-il. La proximité avec le public est aussi un argument pour Clémence. « *Ce qui est frustrant dans les salles, c'est que tu as moins d'opportunités de rencontrer les gens.* » La démarche trouve son prolongement naturel jusqu'aux festivals où le duo joue désormais davantage au camping que sur les grandes scènes.

Nombreux sont les groupes à effectuer ce genre de pause secrète au milieu d'une tournée. Des plateformes dédiées aux concerts privés ont vu le jour permettant de mettre les artistes en relation avec d'éventuels organisateurs d'un soir. À Nancy, l'association Off Kultur s'est spécialisée dans le home show en 2012. Au point d'en monter le festival Home Sweet Home, rebaptisé FOK en 2016 et qui investit, en sus des appartements, quelques lieux insolites comme les salons de l'Hôtel de Ville, le Goethe Institut et le Cercle du Travail ainsi que L'Autre Canal.

Itinéraires bis

Bien avant l'existence de salles dédiées, les concerts s'appréciaient en clubs, dans les cafés, bars ou restaurants. Les « diffuseurs sans lieux » (structures qui ne disposent pas de leur propre salle de concert), associations ou gérants de café n'ont pas eu besoin de la tendance pour comprendre que les formats plus intimes attirent public et artistes... Échappant aux voies officielles (parfois impénétrables), les pratiques y sont moins encadrées (ce qui n'est pas sans déplaire) et les artistes et techniciens moins rémunérés, voire pas du tout... Pour combler ce manque, le ministère de la Culture et de la Communication a créé le groupement d'intérêt public (GIP) Cafés-Cultures, un fonds d'aide national à l'emploi

artistique dans les cafés alimentés par l'État et les collectivités qui y adhèrent. En l'occurrence, dans le Grand Est : la Région, et tout récemment, la Ville de Metz. Concrètement, les cafés, d'une jauge inférieure à 200 places, qui emploient artistes et techniciens dans le cadre de l'organisation d'un événement culturel (spectacle vivant), peuvent voir une partie de la masse salariale prise en charge sur la base du salaire minimum brut (104,48 €) en déclarant et réglant leurs cotisations au GUSO (Guichet Unique du Spectacle Occasionnel géré par Pôle Emploi). Dans le Grand Est et depuis 2015, le dispositif compte 108 établissements inscrits, 470 demandes, 1085 salaires financés pour un total de 65 257 € de fonds public investis. (C.B.)

gipcafescultures.fr

Tronches de SMAC. Que seraient les salles sans leurs équipes ? À travers cette galerie de portraits, qu'hommage soit rendu à ceux qui œuvrent parfois dans l'ombre. Premier arrêt : Le Gueulard Plus à Nilvange, 1 300 m², une salle de concert, 3 studios de répétition mais toujours les mêmes engagements tournés vers le territoire.

L'équipe, presque au grand complet, devant Le Gueulard Plus, bâtiment conçu par l'agence Chartier-Corbasson.



C'

est sûr : le nom fait mouche. Il transpire le métal, musique hurlante s'il en est, mais aussi le métal tout court. Le Gueulard, c'est ce trou au sommet des hauts fourneaux qui permet de charger le minerai de fer. Le Gueulard, c'est toute une histoire liée à l'engagement : on entrait dans ce café-concert pour profiter de spectacles, certes, mais aussi pour nourrir les mouvements ouvriers. À l'époque, Emmanuelle Cuttitta intègre l'association Pavé en tant que bénévole, progressivement, elle amène les concerts au Gueulard et crée son propre poste en 1993.

« *Lorsque le lieu ferme en 2000, on a ressenti un vrai manque. Un an plus tard, on passait de la commu-*

nauté de communes à une communauté d'agglomération, raconte-t-elle. Là, j'ai pris mon bâton de pèlerin, discuté avec les élus pour les convaincre de l'utilité de la création d'une salle. » Il aura fallu 10 ans pour que l'idée fasse son chemin et 3 ans supplémentaires (2014) pour que le projet sorte de terre. Ce qui a changé ? L'obtention du label SMAC en 2018 et, récemment, la remise de l'insigne de chevalier de l'Ordre national du Mérite à Emmanuelle Cuttitta qui vient saluer son travail de fond. Ce qui ne changera pas ? L'engagement sans faille d'une équipe soudée qui brille par l'attachement quasiment viscéral porté à son équipement.

1 Emmanuelle Cuttitta

DIRECTRICE ET PROGRAMMATICHE

Le Gueulard Plus, c'est quoi ? « Une salle de concert conviviale, à taille humaine, un lieu de rencontres et de proximité et, surtout, un lieu où la musique se vit au quotidien (entre les représentations, les répétitions, les accompagnements et les résidences artistiques).

2 Célie Labry

RÉGISSEUSE GÉNÉRALE ET ASSISTANTE DE PRODUCTION

Une journée type « Je n'ai pas vraiment de journée type, c'est d'ailleurs ce que je préfère dans ce métier. Mais prenons en exemple une journée de concert. J'arrive en début d'après-midi pour préparer les loges et m'assurer que les artistes ne manqueront de rien. Ensuite, on prépare le plateau. L'artiste arrive, on décharge, on l'installe sur le plateau et on lance les balances. Le soir, je mets en place la sécurité et m'assure une dernière fois que tout est en place avant l'entrée du public. Le chrono défile, je fais monter l'artiste sur scène. Le concert est fini, c'est la partie la moins drôle : le rangement. »

3 Thibaut Hoerner

CHARGÉ DES STUDIOS ET DE LA RESSOURCE DÉMATÉRIALISÉE

Trois outils indispensables pour bien travailler

« QuickStudio [logiciel de mise en relation entre les artistes et les studios, ndlr], la communication et une bonne cafétéria. »

Le moment le plus réjouissant ?

« Voir les artistes et le public s'épanouir. »

4 Igor Argenton

CHARGÉ D'ACCOMPAGNEMENT ET RESSOURCES MUSIQUES ACTUELLES

Ce qui vous passionne dans ce métier ? « Les rencontres avec les musiciens, les techniciens et autres professionnels du secteur, mais surtout la possibilité de découvrir puis d'accompagner ces graines d'artistes qui composeront le paysage sonore des années à venir. »

5 Clémentine Gaillard

RESPONSABLE DE L'ACTION CULTURELLE ET DE LA PROGRAMMATION JEUNE PUBLIC

Une journée type « Cela varie en fonction des périodes de l'année. Il y a des moments où je suis beaucoup devant mon ordinateur pour préparer les projets, organiser ma programmation et gérer les demandes de réservations. Et d'autres où je suis sur le terrain pour accompagner les artistes lors de leurs ateliers dans les écoles par exemple... »

6 Camille Schneider

CHARGÉE DE COMMUNICATION ET RELATIONS PRESSE

Les particularités du métier ? « Un rythme de travail en décalé, une mobilisation en soirée et le week-end, mais un métier passion qui permet d'oublier certaines contraintes. »

La chose la plus difficile ? « Nous sommes sur un secteur où le métissage culturel est très fort et le pouvoir d'achat associé à la culture assez restreint. Les transports en commun sont inexistant en soirée... Il faut donner envie aux gens de nous faire confiance et de venir jusqu'à nous. »

L'esprit collectif. À la tête de ce qui fut la première SMAC lorraine, Henri Didonna a participé à l'émergence d'un réseau de salles et de partenaires depuis son arrivée à L'Autre Canal en 2013. Il entame son dernier mandat avec un désir renouvelé de tisser de nouveaux liens avec les acteurs du territoire.

À ses débuts dans le monde de la musique dans les années 80, le terme musiques actuelles était inconnu : c'était l'âge d'or des cafés-concerts tels que la Chapelle à Bragny, petit village bourguignon, qu'Henri Didonna dirigea avant de participer à la création de la Cave à musique à Mâcon, où il restera dix ans. Débute ensuite une carrière dans le conseil qui l'amènera à voyager partout en France pour l'ouverture ou la « remise sur rails » de projets musicaux à Tourcoing, Paris, Nantes, Évreux ou pour la création de La Souris Verte à Épinal. « J'aimais arriver en territoire inconnu, découvrir, être dans une dynamique positive car on

me sollicitait lorsqu'il y avait une volonté de créer, d'évoluer. C'était jouissif et plutôt facile, davantage que de gérer un lieu au long cours en tout cas ! »

Pourtant, en 2013, il revient à ses premières amours en prenant la tête de L'Autre Canal, alors que le projet cherche un nouveau départ : une situation familiale pour Henri Didonna. « C'était un projet particulier qui correspondait à mes compétences : il fallait s'orienter vers une nouvelle voie, L'Autre Canal s'était un peu coupé du terrain, des musiciens et associations qui avaient milité pour sa création » raconte-t-il. Le travail en réseau, la collaboration avec les acteurs locaux sera sa ligne de conduite tandis que la BAM à Metz, le Gueulard Plus à Nilvange, La Souris Verte à Épinal ouvrent leurs portes et que d'autres structures lorraines renforcent leur activité autour des musiques actuelles. « Une région exceptionnelle, un grand terrain de jeux » pour le directeur, qui noue des liens avec les associations et les artistes afin de travailler à la programmation du lieu et à la vie de la scène locale.

Alors que L'Autre Canal a battu des records de fréquentation la saison passée avec 55 000 spectateurs, Henri Didonna prolonge pour un dernier mandat de trois ans, avec en ligne de mire la restructuration du réseau des musiques actuelles à l'échelle du Grand Est. « Il s'agira d'y être bien intégrés et constructifs. Mon dernier mandat sera vraiment ouvert sur le Grand Est et le transfrontalier ; l'arrivée de la pépinière culturelle et créative L'Octroi, face à L'Autre Canal, le renforcement de l'accompagnement des artistes, l'envie de tisser des liens avec les festivals font aussi partie des possibilités à venir. Et je les aborde aujourd'hui avec un esprit libre. »

L'Autre Canal
45, boulevard d'Australie
à Nancy
www.lautrecanalnancy.fr



Tout en un(e). Directrice de la MJC du Verdunois, Claire Becker, 31 ans, a presque déjà vécu 1000 vies. Elle s'apprête à intégrer les nouveaux murs de la salle de Verdun.

C'est un parcours commun dans les musiques actuelles : Claire Becker a commencé par « *aller voir des concerts, puis à filer des coups de main* » notamment aux Défrockés, l'association qui a précédé la naissance du label Deaf Rock à Strasbourg. Dans le cadre de ses études en Sciences politiques, elle consacre son mémoire à la question du management et suit en parallèle le groupe strasbourgeois Los Disidentes Del Sucio Motel qu'elle aide à se développer en assumant toutes les casquettes : presse, stratégie, demande de subventions... Après avoir rencontré Pierre Poudoulec (voir page 78), elle coordonne l'association Hiéro Strasbourg, intègre le conseil d'administration du Réseau Jack (Centre de Ressources des Musiques Actuelles Bas-Rhin Nord), dont elle finit par assurer la direction. En trois ans, Claire Becker « *met tout à plat* » : structuration des missions ressources (notamment des salles de répétition), programmations de concerts, prévention des risques auditifs, rationalisation des équipements... Après avoir fait « *trois tours de cadran* », elle s'arrête sur une offre d'emploi : la direction de la MJC du Verdunois, pourquoi pas ? « *C'est exactement le genre de poste que j'avais envie d'avoir, qui mêle la diffusion, la sensibilisation du public et l'accompagnement des groupes. Mais je me suis dit : "t'es 30 ans, t'es une nana, n'attend rien..."* ». Elle rédige une note d'intention et se retrouve à la tête d'une équipe qui gère à la fois la salle de musiques actuelles, toute une palette d'outils dédiés à l'accueil des jeunes : le sport, la santé, la prévention des addictions ou des violences et une école de musique en interne. « *J'adorerais monter des résidences où les artistes feraient des allers-retours réguliers sur 6 mois/un an et animeraient des ateliers dans les écoles par exemple [Forever Pavot et Chapelier Fou en ont déjà fait l'expérience, ndlr], sensibiliser les artistes dès leur entrée dans l'école de musique sur l'importance de connaître son matos, savoir bien faire ses balances, proposer des activités artistiques dans les centres sociaux...* » Il y a de quoi faire...



Sans compter le réseau des musiques actuelles meusien Les Amplifiés qui connecte les groupes aux diffuseurs et permet d'organiser des tournées dans les cafés-concerts ou le réseau lorrain MAEL avec qui elle « *échange des groupes* ». Mais avant toute chose, la prochaine étape s'annonce cruciale : début 2020, la nouvelle mouture de la MJC du Verdunois abritera une salle de concerts plus grande, deux studios de répétition et un studio scène pour de petites résidences...

MJC du Verdunois
2, place André Maginot
à Belleville-sur-Meuse
www.mjcdverdunois.fr

Se démarquer pour exister. Née de la fusion entre deux salles de Vitry-le-François - L'Orange Bleue et le théâtre espace Simone Signoret - Bords 2 Scènes affiche fièrement sa nouvelle identité, basée notamment sur la transversalité des arts.

Musiques actuelles, théâtre, mais aussi danse, cirque, marionnettes, humour... La programmation de Bords 2 Scènes mêle les genres et les gens. Plus question de clivage du public, ou de thématique cantonnée à une salle dédiée, « *désormais il y a une esthétique principale et ses déclinaisons* », explique Laurent Sellier, fraîchement nommé à la tête de l'établissement. « *L'idée est de mettre en avant notre label SMAC, sans pour autant négliger l'héritage de la scène conventionnée* », continue sa collaboratrice, Élodie Dufour. Le tout, en tissant un maximum de liens entre musiques actuelles et arts vivants, afin de se démarquer des autres salles déjà présentes sur le territoire. « *Il y a énormément de croisements possibles ! "Musiques actuelles" c'est un terme très vaste, qui recoupe aussi bien la chanson que l'électro, le métal, les musiques de niche, la création jeune public...* », s'amuse Laurent Sellier. « *Les metteurs en scène ont intégré les musiques actuelles dans leurs écritures, et les artistes musicaux une certaine*

forme de théâtralité. Il ne nous reste plus qu'à inventer des formes d'actions culturelles pour renforcer la circulation des publics. » Comme des spectacles hors les murs, des itinérances, des formats atypiques... Ainsi Youssoupha, incontournable du rap français s'il en est, vient à Bords 2 Scènes au mois de novembre avec son « Acoustique Expérience » : une version piano, violoncelle et voix, formule relativement inédite en hip-hop pouvant susciter la curiosité d'un public encore plus large. « *Parce qu'il n'y a plus d'histoire de tranches d'âge dans les musiques actuelles, Mick Jagger a 76 ans, on aura bientôt des cover des Stones dans les maisons de retraite !* » Cette philosophie, Laurent Sellier et son équipe l'appliquent également à l'accompagnement des jeunes pousses, privilégiant ainsi les approches inédites : l'électro pratiquée de manière collective ou le rassemblement des amateurs de ukulélé, en rêvant carrément à un grand festival comme en Allemagne ou en Autriche. « *On peut imaginer que Vitry devienne une place forte du ukulélé dans l'avenir !* » Et pourquoi pas ?!

Bords 2 Scènes
Quartier des Bords de Marne
à Vitry-le-François
www.bords2scenes.fr



© Philippe Jacquemin

Monsieur SMAC. À 56 ans, Olivier Dieterlen a tout connu des musiques actuelles. Directeur du Noumatrouff à Mulhouse, il aspire à un lieu réhabilité en 2022.

L'exercice ne l'enchante guère. Monter sur scène, actionner l'éclairage et prendre la pose, debout puis assis sur un flight-case. « *Je ne suis pas très à l'aise* », avouera plus tard Olivier Dieterlen. Le directeur du Noumatrouff n'est pourtant pas étranger à la chose. Il a joué dans un tas de groupes, flirté avec le succès au sein du groupe Top Model dans les 80's, avant d'épouser les coulisses. « *J'ai toujours été bassiste, le musicien qui reste derrière son ampli* ». Derrière une humilité prégnante, il demeure le personnage idoine qui, à « *56 balais* », a tout connu des musiques actuelles.

Son histoire était presque écrite : un grand-père marionnettiste, un père marin qui ramène des disques de Bill Haley et de swing depuis New York, la première guitare à 12 ans, le premier groupe à 15, les concerts puis l'intermittence, façon couteau suisse : musicien, *roadie*, technicien du son, *booker* pour ses groupes et ceux d'Arnaud, son petit-frère batteur, qu'il retrouve dans Top Model. « *On passait des auditions à Paris. Lui est pris, moi pas. Cela m'avait fait réfléchir sur mes moyens. À part faire mon truc, j'avais du mal à faire le requin de studio* », raconte Olivier. À l'inverse, la carrière d'Arnaud décolle aux côtés d'Alain Bashung, Rodolphe Burger, Jad Wio...

Sans regrets puisque Mulhouse permet à l'aîné de transposer sa « *passion en projet professionnel* ». En 1988, il co-écrit un texte intitulé « Pour une maison du rock à Mulhouse » avec Jean-Luc Wertenschlag, autre pionnier. Réunis dans FMR puis la Fédération Hiéro, on les surnomme « *les militants-bâtisseurs* ». Le Noumatrouff en est la concrétisation en 1992. « *On était fiers, cela reste une expérience citoyenne forte* », se remémore Olivier Dieterlen. En 1998, il en devient administrateur en contrat aidé lorsque la salle hérite du label SMAC. En parallèle, il suit des cours du soir jusqu'à décrocher un DESS en management de projets. Sur le terrain, il intègre les réseaux d'une filière encore balbutiante. En 2003, il hérite de la direction.

Depuis deux ans, il s'occupe de la programmation. Avec enthousiasme comme lorsqu'il égrène la scène mulhousienne : Last Train, Knuckle Head, Syndrom, Kamarad, Mouse DTC [où on retrouve son frère Arnaud], The Hook et le rappeur Siboy. Soit autant d'enfants du Noumatrouff. « *Je n'ai pas trouvé de routine ici* », dit-il en ciblant la réflexion en cours sur l'avenir des musiques actuelles à Mulhouse et de son glorieux emblème. « *On arrive à la fin d'un cycle. En 2022, le Nouma aura 30 ans, c'est mon rêve et mon ambition d'aboutir à un lieu réhabilité ou à autre chose* ». Un nouveau Nouma ?

Noumatrouff

Rue Alain Bashung à Mulhouse

www.noumatrouff.fr



Singulier pluriel. Labellisé SMAC Jazz en 2013, Jazzdor fait partie de ces diffuseurs sans lieux attitrés malgré l'existence d'un festival à Strasbourg (et à Berlin !) qui jouit d'une reconnaissance internationale et d'une saison annuelle. À la fois dans et en dehors des musiques actuelles, Philippe Ochem assume ses singularités.

Philippe Ochem, directeur de Jazzdor depuis 30 ans, prévient tout-de-go : « *On va pas redonner dans le débat sur la place du jazz dans les musiques actuelles...* » Pourtant, c'est aussi de ça dont il est question lorsqu'on regarde cette musique, à cheval entre les musiques populaires et les musiques savantes. Alors, Philippe Ochem, une définition ? « *Le jazz, c'est une musique qui se transmet, qui s'écrit et qui s'improvise, qui a ses propres codes, son propre enseignement et son propre réseau de diffusion.* » Une musique qui a sa propre existence et autant de singularités qu'il

existe de musiciens. Tout bien considéré, est-ce possible alors de faire cohabiter le jazz et « *les musiques pop-rock* » comme le définit le directeur : « *On parle tous de décloisonnement, mais pour moi c'est un vœu pieu, ça ne se décrète pas. Autant les musiciens de jazz ont tous une connaissance des musiques populaires et s'y intéressent, autant, je ne vois pas de projets de jazz entrer dans les salles pop-rock alors que certains le pourraient ! C'est triste à dire mais les milieux restent très cloisonnés.* » Reste un point commun avec ses autres homologues : « *Comme les autres SMAC, on s'inscrit dans l'intérêt général.* » Jazzdor mène donc des actions culturelles pour ouvrir les écoutilles du grand public, ce qui passe par des interventions en milieu scolaire et des résidences, notamment dans la Vallée de la Bruche. « *On essaye d'aller à la rencontre des gens, ce que nous permet aussi de faire notre présence au centre culturel du Fossé des Treize. On propose des répétitions publiques, des rencontres, des discussions avec les artistes, c'est un travail permanent. On réfléchit à relancer les concerts en appartement.* » Diffuser, certes, mais aussi soutenir les artistes : un accompagnement qui ne se fait pas à la même échelle que les autres pans des musiques actuelles : « *Ce qui m'intéresse, c'est le maillage entre la ville, la région, la grande région, le national et l'international.* » Jazzdor a propulsé le violoniste Théo Ceccaldi et encadre actuellement le saxophoniste Daniel Erdmann notamment. Dans le jazz, il faut particulièrement multiplier les actions pour convaincre le public : « *On n'est pas là pour gagner de l'argent, sinon, on ferait autre chose, mais pour défendre une esthétique musicale qui n'est pas majoritaire. Pourtant, c'est une musique diablement vivante...* » Et pour aller plus loin ? Venir voir ce qu'il s'y passe. « *C'est une musique que tu captes uniquement si tu vas au concert.* » *Challenge accepted.*

Festival Jazzdor
du 8 au 23 novembre
à Strasbourg et environs,
Mulhouse, Offenburg...
Infos + saison annuelle :
www.jazzdor.com



Si la question des inégalités que les femmes se voient imposer est un sujet dans l'air du temps, c'est qu'il y a des vérités que le secteur des musiques actuelles peine encore à regarder pleinement. Et dans le Grand Est ?

Même pas mâles

Deux femmes à la direction de salles de musiques actuelles : Emmanuelle Cuttitta à Nilvange, Claire Becker à Belleville-sur-Meuse. Impossible de disposer d'autres chiffres à l'échelle de la région.

Signe que ce sujet n'intéresse personne ? Pas vraiment. Les tempêtes médiatiques successives ont eu l'intérêt d'amener cette question sur le devant de la scène, ce qui se traduit dans les faits par la tenue régulière de conférences ou de tables-rondes, seule considération visible. L'association HF (née en Île-de-France et disposant de plusieurs antennes régionales, mais pas dans la région Grand Est) qui milite pour l'égalité dans le monde de la culture a récemment publié une campagne nationale #tujouesbienpourunefilie dans le cadre de sa dernière Saison Égalité Musique. Fournie en données statistiques, elle est éclairante sur les manques structurels. En vrac : 14% de directrices de labels et maisons de disques, 12% de programmatrices dans les lieux de musiques actuelles, 5,4% de femmes instrumentistes, 3% de techniciennes, 2% de groupes majoritairement féminins programmés en festival... Les faits sont là, incontestables, les actions concrètes manquent. Comment l'expliquer ? Pour Natasha Le Roux, membre du conseil d'administration de l'association et professeure de chant, c'est clair : « *Dans le milieu des musiques actuelles où on se targue d'être à l'avant-garde, difficile de passer pour les ringards de service. On ne cesse de minimiser le problème.* » Systématiquement, on opposera une autre réalité, supposément prioritaire, à la question de la place des femmes : mais alors, que faire des jeunes écartés de la culture ? Serait-il impossible de regarder ce que la société produit dans sa totalité ? « *Il ne faut pas*

ignorer que les musiques actuelles ont fait beaucoup de mal à la société ; il suffit de regarder la façon dont les clips vidéos objectifient les femmes... Tout ça renforce les stéréotypes. » Ce qui revient à parler de la question des modèles. Claire Faravarjoo, artiste strasbourgeoise sur le point de sortir son premier album *Nightclub*, qui incarne pour elle une forme de « *renaissance* », raconte : « *Quand j'étais gamine, à la télé, tu avais le choix entre le côté sexy de Beyoncé et Rihanna et le côté doux et timide de Lorie. Il y a quand même un moment où, inconsciemment, ça se fout dans ton crâne. Tu te dis "Bon ben je vais faire des trucs choupis si c'est ça qui marche". On n'arrêtait pas de me dire que j'avais une voix d'ange, j'ai poussé les aigus. Jusqu'au moment où tu te rends compte que ce n'est pas ce que tu veux faire... Cléa Vincent, Juliette Armanet ou Claire Laffut m'ont prouvé que je pouvais aussi m'affirmer. Sur le nouvel album, j'assume le côté plus sensuel, plus crade aussi.* » Sur le même tableau, Natasha Le Roux pointe la responsabilité des programmeurs : « *Les programmations sont toujours à l'image des programmeurs et de la réalité du monde. Or, les programmeurs sont censés être prescripteurs, ils créent les goûts, imposent des canons esthétiques. C'est le serpent qui se mord la queue.* » Consciente de ce problème, Emmanuelle Cuttitta, directrice et programmatrice du Gueulard Plus à Nilvange « *essaye de créer une place privilégiée aux artistes femmes* » (en plus d'avoir monté une équipe majoritairement composée de femmes) même si elle constate « *une fréquentation moindre* » lorsqu'elle programme des groupes leadés par des femmes. Ce qui lui vaut très souvent des remarques : « *Quand vous ne prenez pas un artiste, on vous fait des réflexions qui peuvent être très violentes, du type : "Il faut coucher avec toi pour être programmé ?" On ne me l'a pas faite qu'une ou deux fois...* »

Est-ce qu'on ferait ce même genre de commentaires à un programmeur ? Ou alors, tout d'un coup, rétablir de l'équité va paraître discriminatoire : parce que ça ne l'était pas avant ? » Quand Justine Loubette, directrice adjointe du festival Nancy Jazz Pulsations, se demande : « Mais où passent toutes ces femmes qu'on voit au Conservatoire une fois leurs études terminées ? », Marie Vialle, fondatrice de Bloody Mary Music and Records (label, booking et diffusion) convient d'un « problème de représentation des femmes ». Natasha Le Roux explique que les femmes se sentent « moins légitimes à postuler à compétences égales », sans parler des postes où elles restent cantonnées : « accueil, communication et relations presse ». Elle identifie un manque au niveau de la formation. « Il faut visibiliser l'égalité, parler des écueils, avoir

plus de femmes enseignantes et ne pas oublier que, dans les musiques actuelles, beaucoup de personnes arrivent encore à des postes à responsabilité sans diplômes... Toutes les études le prouvent, là où il y a moins de diplômes, il y a moins d'égalité. » Ajoutez à ça, la précarité naturelle du milieu...

Ateliers avec l'Université de Strasbourg sur la place des femmes dans la musique et le jazz en particulier dans le cadre du festival Jazzdor, du 8 au 23 novembre à Strasbourg : www.jazzdor.com

Conférences le 1^{er} octobre, le 19 novembre et le 14 janvier 2020 à L'Autre Canal : lautrecanalnancy.fr



Claire Faravarjoo, artiste



Ressources

Les musiques actuelles vues par

Tiphaine Gagne

Ohlala production

Où ? La halle de L'Octroi, à Nancy

« Je suis persuadée qu'il y a beaucoup à imaginer dans cette halle [future « pépinière culturelle et créative », ndlr] où se tiennent déjà la Foire aux disques, le Festival Bon moment de L'Autre Canal... Elle m'en rappelle une autre, celle de la Villette à Paris lors du festival Villette Sonique, où j'étais stagiaire. »

Son parcours « Après des études à l'Université de Lille en master ingénierie culturelle, j'ai débuté en tant que chargée de production à la Cave aux poètes à Roubaix, avec beaucoup d'artistes émergents. Arrivée à Nancy en 2012, j'ai continué à m'occuper des tournées de plusieurs groupes connus dans le Nord, tout en commençant à travailler avec les NJP pour la production et l'accueil d'artistes. J'ai fondé Ohlala production il y a six mois. »

Son métier « En tant que manageuse, on est un peu un couteau suisse : il faut connaître le monde du disque, du live, la promotion... C'est attrayant car jamais routinier, l'objectif étant de permettre aux artistes de se concentrer sur leur musique. Je m'occupe actuellement de Chapelier Fou, un musicien prolifique et très ouvert, qui ne se limite pas au champ de la musique, et de Taxi Kebab, un groupe nancéien émergent avec qui tout est à construire. »

Facebook : [ohlala.agency.ohlala](https://www.facebook.com/ohlala.agency.ohlala)



Les musiques actuelles vues par Degage

Groupe pop-rock de Reims
Sélectionné pour Les Inouïs du Printemps de Bourges en 2019

Où ? Le festival Cabaret Vert

« On n'avait jamais joué avec un si gros son, on s'est senti à l'aise. On n'est pas loin de Reims donc les copains ont fait le déplacement. »

Leur parcours « On existe depuis 2017. On s'était donné rendez-vous le 17 mars à minuit pour répéter en vue d'un concert programmé le lendemain à Reims dans un endroit qui n'existe plus. Avant cette répétition, certains d'entre nous ne se connaissaient pas, mais on avait fait un super concert. »

Leur rapport à l'accompagnement « On a bénéficié d'un accompagnement de La Cartonnerie de Reims avec une résidence de deux jours pour préparer Bourges. On était dans des conditions optimales en compagnie d'un ingénieur son et d'un technicien pour les lumières. Après Les Inouïs, on a eu droit à un stage de structuration. Plein de pros sont passés devant nous, des managers, des bookers... On découvre le fait de se professionnaliser, c'est toujours bon à prendre. Même si on a pas mal d'expériences scéniques, Les Inouïs nous ont sans doute permis de jouer ensuite au festival de La Magnifique Society. On a aussi eu un petit cours sur les réseaux sociaux du genre "comment prendre une photo" mais on n'est toujours pas très bons [rires]. »

Facebook : Degagemusic

Par Fabrice Voné
Photo Simon Pagès



Les musiques

actuelles

vues par

Pierre Poudoulec

Créateur et animateur
de la plateforme participative
musiquesactuelles.net

Où ? Croisement entre le boulevard de Lyon et la rue du Hohwald à Strasbourg.

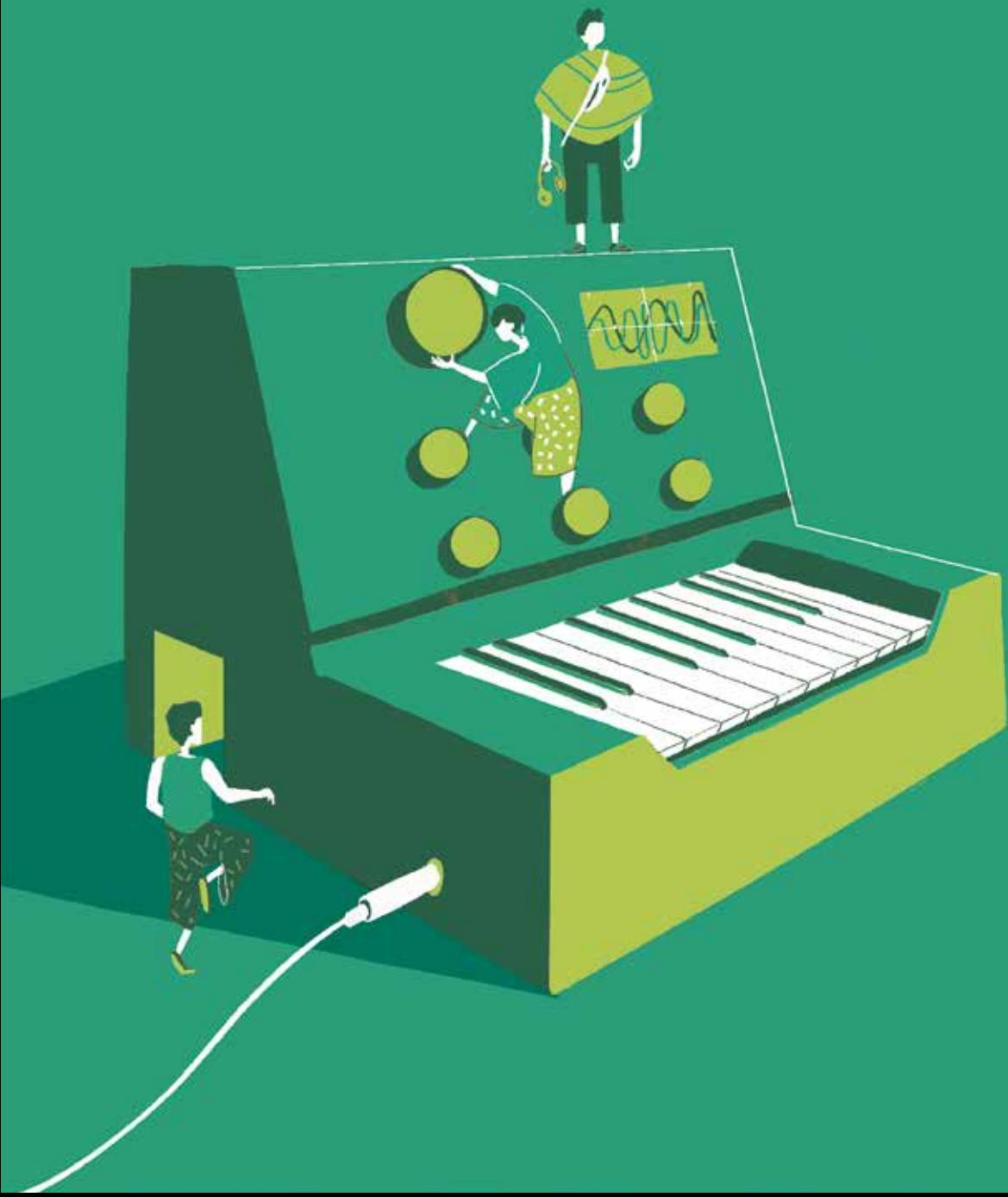
« En plus du fait que ce quartier abrite le Molodoï, où j'ai organisé mon premier concert, j'aime beaucoup ce panneau qui indique à la fois l'église Notre Dame de Lourdes et La Laiterie : c'est assez drôle. »

Son parcours « Il y a 20 ans, en 1999, je créais l'association Komokino pour organiser des concerts. Après être passé par l'OGACA et avoir tenté l'expérience disquaire avec Surfer Rosa, j'ai été directeur de Hiéro Colmar de 2008 à 2011 et ai participé à la renaissance de Hiéro Strasbourg. En parallèle, j'ai été assez impliqué dans la vie du Molodoï [lieu géré par les associations usagères, ndlr] par le biais du conseil d'administration. Aujourd'hui, je pilote la plateforme participative musiquesactuelles.net qui me salue – une partie de mon activité consiste à travailler sur la prévention des risques auditifs –, et je gère 9 vans que les groupes de la région peuvent louer pour partir en tournée : 400 000 km parcourus par 80 groupes. »

Son attachement à l'accompagnement « La contre-culture, par définition, est en marge et vient bousculer les habitudes. C'est peut-être pour ça que j'aime aider les gens à monter des projets, et particulièrement les jeunes gens. On a besoin de prendre l'existant à contre-pied. »

www.musiquesactuelles.net
www.vansforbands.fr





La carte et le territoire.

Les acteurs des musiques actuelles planchent depuis deux ans sur la constitution d'un réseau à l'échelle du Grand Est. Avec le souci de préserver les équilibres.

Par Fabrice Véné — Illustration Pierre-Baptiste Harrivelle

« J'ai le sentiment qu'on peut avoir l'ambition d'aller encore plus loin, qu'on peut avoir une forme de savoir-faire et de marque "musiques actuelles" à l'échelle du Grand Est ». Fin juillet, lors de notre rencontre, le président de la Région Jean Rottner esquisse le cap qu'il entend faire prendre à « un secteur culturel ayant atteint l'âge adulte en France ». En effet, l'acte de naissance des musiques actuelles se situe au début des 90's dans la foulée de l'apparition des premières salles comme le Noumatrouff. Avec la création du label SMAc (Scènes de musiques actuelles) en 1998, instauré par Catherine

Trautmann alors ministre de la Culture, l'ensemble s'est professionnalisé au point de devenir aujourd'hui un écosystème à fort enjeu artistique, économique et territorial. Surtout à l'échelle du Grand Est où la filière est aujourd'hui appelée à se réinventer. Des discussions et des rencontres entre les acteurs des trois anciennes entités (Alsace, Lorraine et Champagne-Ardenne) ont lieu depuis près de deux ans. L'an dernier, une étude-action a été commanditée par la Région et la DRAC. Une mission confiée à la coopérative de conseils ExtraCité, spécialisée dans l'accompagnement des collectivités, dont les préconisations seront scrutées à la loupe. Celles-ci pourraient déboucher sur la constitution d'un réseau unique en substitut des spécificités des trois anciens

territoires plutôt disparates au niveau des musiques actuelles. Une hypothèse privilégiée par Pascal Mangin, président de la commission culture à la Région. « Bien rassembler les gens est à la fois une question de maillage territorial et d'utilisation des compétences. Je suis vraiment tenant de l'idée d'un réseau et non d'un pôle. 1 + 1 doit faire 3 », estime l'élu. « La question est très ouverte : y a-t-il un modèle qui a vocation à se mettre en place sur le Grand Est, comme d'autres l'ont fait à l'image de la Nouvelle-Aquitaine [avec la constitution d'un réseau, ndlr] ? Si la conclusion de l'étude est de nous dire qu'il y a tellement de spécificités qu'on ne peut pas trouver un socle suffisamment légitime de collaboration concrète, on réfléchira à autre chose », nuance Charles Desservy, directeur du pôle création à la DRAC.

Tectonique des plaques

La Champagne-Ardenne s'est structurée via le réseau Polca qui, s'appuyant sur ses antennes départementales, irrigue un tissu essentiellement associatif en ressources et dispose d'un équipement au top : La Cartonnnerie à Reims. La Lorraine se distingue par un nombre important de salles, plus ou moins labellisées, regroupées au sein du réseau MAEL. Enfin, l'Alsace ne dispose pas de véritable réseau, en dehors des CRMA (Centre de ressources des musiques actuelles) initiés par ses deux départements, mais d'un tas de structures allant des développeurs d'artistes aux lieux de diffusion ainsi qu'une appétence pour les projets transfrontaliers. Pour autant, des connexions ont déjà été établies à l'image des plateformes de diffusion (voir page 15), de la création d'un comité de programmation interrégional qui envoie une quinzaine de groupes du Grand Est sur les scènes du Cabaret Vert et un tas d'opérations bilatérales. Et demain ?

L'idée d'un réseau semble avoir fait son chemin au sein de la filière. « *En tant que vice-président du Polca, ce qu'on défend dans cette nouvelle organisation, c'est qu'il faut qu'on reste une réponse aux petits acteurs du territoire en termes de ressources, de conseil et de soutien. On ne veut surtout pas perdre le contact avec le terrain en élargissant la mare* », juge Cédric Cheminaud, également directeur de La Cartonnnerie. Olivier Dieterlen, son homologue du Noumatrouff, rappelle l'importance de moyens alloués à un tel réseau. « *On peut se réjouir de l'intérêt des collectivités et de l'État sur notre milieu mais on sait que si tu n'as pas quelqu'un qui passe son temps à entretenir une dynamique de réseau, au bout d'un moment, tu n'as plus de réseau. Au Nouma, on n'a pas attendu. La coopération est une réalité de tous les jours.* » Référence aux liens et actions menées depuis plusieurs années avec les Eurockéennes de Belfort, le GénériQ Festival et l'opération Iceberg. Reste à savoir si cet axe fort établi avec la région Bourgogne-Franche-Comté et la Suisse peut trouver des ramifications

à l'échelle du Grand Est. Forcément, avec les refontes des régions en 2015, les épicentres ont bougé. « *Avant, on ne travaillait pas du tout avec la Lorraine, ni l'Alsace, raconte Cédric Cheminaud. On était plutôt tourné vers Paris et Lille. Mais je suis assez confiant quand je vois les différents projets qu'on a pu mener.* » Lui, a rapidement identifié les compétences qu'il peut trouver du côté de l'Alsace et la Lorraine où sont concentrés nombre de développeurs d'artistes et de labels, absents

Pierre Chaput, directeur de l'Espace Django à Strasbourg — Photo Christophe Urbain



sur son territoire. En échange, l'expertise de la « Carto » en matière d'accompagnement peut servir d'inspiration à d'autres lieux du Grand Est.

« Aujourd'hui, on a un nouveau terrain de jeux, glisse Olivier Dieterlen. Le risque est d'avoir une super structure qui en laisserait d'autres sur le carreau. L'intérêt d'un réseau est de pouvoir travailler sur une égalité territoriale et de pouvoir irriguer là où il le faut. » « Je pense qu'il faut partir d'une feuille blanche pour qu'on invente notre truc, relève Pierre Chaput de l'Espace Django à Strasbourg. Il y a des tas de choses qui sont chouettes ailleurs mais que je relèverais toujours à des réalités de territoire qui, par conséquent, ne sont pas forcément dupliquables chez nous. »

Priorité aux développeurs d'artistes

« La première génération de SMAC était marquée par des gens qui ont dû batailler pour faire valoir que les musiques actuelles sont un vrai domaine culturel, rappelle Cédric Cheminaud. Maintenant, je pense qu'on est dans une deuxième phase où il ne faut pas qu'on se rate. Les musiques actuelles, à la différence d'autres domaines artistiques, sont ancrées dans la société. C'est notre force. » La multiplication des festivals en est une illustration surtout dans les territoires ruraux. La saga du Cabaret Vert à Charleville-Mézières a généré toute une dynamique dans son sillage. « Nous ne sommes pas une association culturelle mais une association de développement local qui utilise la culture comme levier », répète souvent Julien Sauvage, son directeur. Si les festivals poussent comme des champignons, les équilibres restent fragiles. Les problématiques rencontrées par les organisateurs du festival du Chien à Plumes en Haute-Marne en matière de

développement durable sont éloquentes. « On n'est pas sur un même pied d'égalité, raconte Benjamin Venck, en charge des actions culturelles et de la communication à la Niche. Par exemple, on a trois consignes de tri différentes dans un périmètre assez proche. Et quand on veut faire appel à une société qui s'occupe des déchets au festival Décibulles [dans le centre-Alsace, ndlr], on nous dit qu'ils ne se déplacent pas aussi loin. » « Il faut qu'on arrive avec le soutien des pouvoirs publics à préserver cette diversité pour qu'il n'y ait pas que de gros festivals tenus par des gros producteurs. C'est là aussi l'enjeu de la puissance politique, d'autant qu'on constate que de nombreux jeunes s'investissent dans le milieu associatif par le biais des musiques actuelles », pense encore Cédric Cheminaud.

L'autre chantier identifié par les acteurs de la filière des musiques actuelles dans le Grand Est concerne la fragilité des développeurs d'artistes (labels, bookers...) « On milite pour que l'appel à projets Centre National des Variétés État Région soit centré sur cette question. Ce sont des structures essentielles au développement des artistes », indique Pierre Chaput. La Fédélab, qui



Cédric Cheminaud, directeur de La Cartonnerie à Reims
Photo Simon Pagès

regroupe une trentaine de labels du Grand Est, a pris part aux différents groupes de travail de l'étude-action. « On voit bien qu'on a tous besoin les uns des autres. Les salles ont besoin d'artistes, les artistes ont besoin d'encadrement, tout cela est lié. Ce qui peut sortir d'un réseau, c'est les moyens de coordination, d'animation, de circulation de l'info et de ressources, indique Joël Beyler, son président qui est également à la tête du label #14 Records. Aujourd'hui, à notre niveau, on est incapable de faire ce travail qui suppose du temps et des outils. On fait comme on peut mais c'est loin d'être parfait. »

La balle est au centre, aux acteurs et décideurs de poursuivre le match. « Je suis optimiste car en deux ans, on s'est vu énormément, note Pierre Chaput. Il y a vachement de bienveillance entre nous et l'envie de travailler ensemble. Peu importe de quoi ça accouchera, il y aura toujours ces envies de faire. »

L'opération Iceberg est un projet transfrontalier réunissant 13 acteurs culturels franco-suisses qui accompagnent 11 artistes au travers de résidences, formations et concerts.

La partie émergente

Il reconnaît ne pas avoir « *tout compris* » au dispositif. En début d'année, l'artiste strasbourgeois T/O, parrainé par l'Espace Django, a intégré la quatrième promotion de l'opération Iceberg, trait d'union entre la France et la Suisse en matière d'accompagnement d'artistes émergents. Sélectionné pour les Inouïs du Printemps de Bourges en 2017 et Bars en Trans en 2016, Théo Cloux est assez critique lorsqu'on lui parle d'accompagnement. « *Ce qui me fait peur, c'est que ça tende à l'uniformisation* », dit-il. Là, il positive au sujet de sa première résidence, en avril à la Case à Chocs à Neuchâtel, en compagnie de Come Aguilar, directeur musical d'Oxmo Puccino et compositeur de musiques de films. « *J'avais un peu peur du truc studio de variétés où on te dit comment mettre le pied sur le retour et regarder le batteur au 3^e morceau pour que ça ait l'air bien*, explique Théo. C'était beaucoup plus relax. *J'avais des envies très précises à travailler, notamment au niveau du son. Il a donné son avis sans être trop intrusif et nous a guidé vers là où on voulait aller* ». La prochaine étape devrait l'amener à suivre une formation de coaching vocal, à sa demande, avant de clore l'aventure par l'un ou l'autre concert chez les voisins helvètes.

« *Je trouvais intéressant le fait d'amener l'artiste dans un autre contexte de travail. Souvent, dans les musiques actuelles, c'est la proximité qui prime. L'artiste fait sa résidence et le soir il rentre chez lui* », indique Pierre Chaput, directeur de l'Espace Django, fraîchement arrivé dans ce réseau qui s'étire jusqu'à Dijon

(La Vapeur), en passant par Besançon (La Rodia), Audincourt (Le Moloco), Belfort (La Poudrière) et Mulhouse (Noumatrouff) pour sa partie française.

Imaginée par les Eurockéennes et la Fondation romande pour la chanson et les musiques actuelles (CMA), l'opération Iceberg repose sur l'idée de transmission entre des artistes confirmés et les pépites de demain. Le dispositif mobilise une trentaine d'intervenants : Pedro Winter (DJ et ancien manager de Daft Punk), Mike Ponton (guitariste de Dyonisos), des pointures de l'industrie musicale et même un kiné qui œuvre pour la santé du musicien et la place du corps dans le processus artistique.

« *On n'a pas de process, souligne Olivier Dieterlen. On se permet d'aller dans la dentelle en prenant le temps avec les artistes. Tout en considérant qu'ils n'ont pas un cerveau vide et souvent des choses à apporter à l'intervenant.* » Pour le directeur du Noumatrouff, la notion de « *sur-mesure* » prédomine. « *Quand tu accompagnes un groupe, la période la plus longue est celle du diagnostic. Il faut se poser, discuter, comprendre le groupe, ce qui permet de choisir les intervenants. On essaie de faire entrer la notion de regard extérieur. Pour un groupe de rock, le regard extérieur, c'est habituellement le pote et la discussion de comptoir à la fin du concert.* » Avec Iceberg, la discussion peut même se prolonger autour d'une raclette avec du fromage du Valais.

Facebook : T/O
www.operation-iceberg.eu



Grenzenlos : l'axe franco-allemand

Imaginé par Philippe Pollaert, figure emblématique de l'ancien Mudd Club à Strasbourg, le dispositif Grenzenlos (« sans frontières » en français) a vu le jour au printemps. Il consiste en une mise en relation de deux formations, l'une française et l'autre allemande, qui débouche sur une création commune. La première confrontation a réuni les Strasbourgeois d'Albinoid Sound System (electro-afrobeat) et les Munichois de Karl Hector & The Malcouns (psyché krautrock). Ils se sont enfermés dans une pièce durant trois jours à l'Espace Django avant d'en restituer un concert. La prochaine rencontre concernera T/O et Lingua Nada, du 27 au 29 novembre à la Maison Bleue avant la tenue, début décembre, d'une convention franco-allemande dédiée à la musique électronique en collaboration avec la Longevity Music School. (F.V.)

www.espacedjango.eu

Multipistes : musiques sans frontières

Créé en 2009, Multipistes propose un accompagnement réunissant neuf opérateurs entre la Lorraine, la Wallonie, le Luxembourg et le land de Rhénanie-Palatinat. Cette coopération est pilotée depuis L'Autre Canal. Cette année, cinq groupes issus des quatre pays ont pu naviguer entre différentes salles pour perfectionner leur pratique scénique, leurs connaissances techniques ou encore le travail en studio. Cet été, la Région a conforté le versant français de l'opération, ouvrant de nouvelles perspectives vers la Suisse et l'Allemagne. Julien Hohl, boss de Deaf Rock, a été associé à la gouvernance de ce réseau. Dès 2020, Multipistes ouvrira ses appels à candidature à l'Alsace et à la Champagne-Ardenne : en perspective, l'accompagnement de groupes issus de ces territoires mais aussi de nouveaux partenariats. (B.B.)

www.multipistesnetwork.eu

Des pas de côté

Les musiques actuelles sont propices aux initiatives décalées. Tour d'horizon dans le Grand Est.



Photo Dorian Rollin

Carte blanche à l'ESAL

La Souris Verte (Épinal)



Chaque année, La Souris Verte change de look. L'équipement spinalien a noué un partenariat avec l'École Supérieure d'Art de Lorraine (ESAL). Concrètement, les étudiants-artistes de deuxième année se voient confier la décoration de la salle ainsi que la réalisation de ses visuels de communication. « *C'est un échange et un partenariat qui est en train de monter en puissance* », estime Emmanuel Paysant. Le directeur de La Souris Verte leur confie d'ailleurs les clés de la SMAC, l'espace d'une soirée mêlant musique, théâtre et expos, où les étudiants se muent en organisateurs. La prochaine aura lieu le 19 mars 2020.

www.lasourisverte-epinal.fr



Jérôme Didelot du groupe Orwell



Gradus Ad Musicam

Sympopop

L'Autre Canal (Nancy)



Initié par Jérôme Didelot, chanteur-auteur-compositeur d'Orwell, Sympopop a rassemblé une cinquantaine de musiciens, issus de l'orchestre nancéien Gradus Ad Musicam et du conservatoire régional du Grand Nancy, autour de la pop symphonique. Leur collaboration a donné lieu à un concert de deux heures en janvier 2018 sur la scène de L'Autre Canal. Quelques voix notables se sont greffées à cette création comme celle de Laura Cahen et de James Warren, auteur du tube *Everybody's got to learn sometime* en 1980 avec The Korgis, pour revisiter 50 ans de musique populaire. « Cela avait été un franc succès avec une mixité du public, se rappelle Henri Didonna. *Forcément, on s'est dit : quand est-ce qu'on remet ça ?* » Le directeur de la SMAC nancéienne n'exclut pas de renouer l'opération en 2020. Avec, cette fois, l'ambition que Sympopop soit diffusé dans d'autres salles du Grand Est et au-delà.

www.lautrecanalnancy.fr

Ce soir, on joue à domicile

La Niche (Dommarrien)



Le Chien à plumes, qui gère la Niche en Haute-Marne, a lancé il y a trois ans une action expérimentale intitulée « Ce soir on joue à domicile » avec Tinta'mars, qui propose habituellement du théâtre. L'idée a germé après la publication d'une étude indiquant que les 15-30 ans étaient majoritairement absents des spectacles proposés par les deux structures. « *C'est de plus en plus difficile de faire venir les jeunes en milieu rural,* explique Benjamin Venck, en charge de la communication et des actions culturelles du Chien à plumes. *On recherche des ambassadeurs de cette tranche d'âge qui ont une grange, un salon, un appart pour nous accueillir. Ils doivent être partie prenante du projet tandis que nous nous occupons des aspects administratifs et techniques.* » Soutenu par la DRAC, les projets se montent sur une période allant de 9 à 12 mois et concernent, pour l'heure, uniquement des compagnies théâtrales. « *C'est un super projet, cela crée des moments d'échange. On casse les codes et on fait vivre une expérience unique à tout le monde* », conclut Benjamin, pas mécontent d'avoir retrouvé la jeunesse de Haute-Marne.

www.laniche.fr



Albinoid Sound System au pied d'un immeuble de la rue Schach à Strasbourg.

Concerts aux fenêtres

Espace Django (Strasbourg)



L'Espace Django n'est pas à une expérimentation près. Pour le coup, on relèvera les concerts aux fenêtres lorsque les journées commencent à se rallonger. Huit événements sont ainsi proposés chaque saison dans le quartier du Neuhof. « *On arrive de façon impromptue au bas des immeubles, on invite les habitants à descendre et on organise un pot à la fin* », indique Pierre Chaput. Le directeur de Django en tire un bilan « *hyper positif* », aussi bien en termes de partenariat avec d'autres acteurs du quartier qu'au niveau des formats. « *On a fait le choix d'être sur des petites formes étaillées sur une période plus longue plutôt que sur un festival sur trois jours.* » Pari réussi.

www.espacedjango.eu

We [Art] Chefs

La Cartonnerie (Reims)



Depuis 2015, La Cartonnerie propose une offre culinaire les soirs de concert dans un espace baptisé Le Floor. Une fois par an, la salle rémoise monte en gamme à l'occasion de We [Art] Chefs sur une idée de Philippe Mille, propriétaire du Domaine des Crayères (2 étoiles) et Meilleur Ouvrier de France 2011. Outre un village gourmand, l'événement mêle les arts à partir de démonstrations culinaires réalisées par trois chefs et leurs apprentis, accompagnés d'un groupe musical et d'un dessinateur-plasticien qui réalise une œuvre en direct. Une expérience de 45 minutes conclue par une dégustation. Gastronomique et ludique.

www.cartonnerie.fr





Peter Astor — Photo Dorian Rollin

Boat Sessions

Hiéro Colmar



Colmar : sa statue de la Liberté, ses touristes (chinois ou pas), sa petite Venise et, depuis 2014, ses Boat Sessions. À sa façon, Hiéro Colmar s'est invité sur les cartes postales de la préfecture du Haut-Rhin en conviant les artistes que l'association programme, à effectuer, entre les balances et le concert, une promenade en barque. Bucolique, la balade incite à la ballade, généralement acoustique, et donne lieu à de chouettes vidéos sur fond de cygnes et de géraniums. Réalisée la plupart du temps par Hervé Kielwasser, photographe au journal *L'Alsace*, la série compte 35 épisodes avec Singe Chromés, Calvin Johnson, Julie Doiron, Peter Astor, KG, Micah P. Hinson... À voir sur le site de Hiéro Colmar.

www.hiero.fr/boat-session

The next big thing

Certains artistes aspirent à vivre de leur musique... Un chemin encadré par des professionnels, qui, disséminés sur tout le territoire, disposent chacun de leurs spécificités. Objectif : professionnalisation.

Alsace, créer du lien.
L'accompagnement,
c'est encore mieux
quand c'est sur-mesure.
Exemple avec le studio-
label Red Rock, projet
(très) enthousiasmant
et en construction,
accompagné par le
CRMA Bas-Rhin Nord
à Haguenau.

Par Cécile Becker — Photo Simon Pagès

À 18h fraîchement passées, quand les travailleurs rentrent chez eux, les musiciens, eux, débutent leur deuxième journée. Aux Bains Rocks, deux groupes occupent deux des trois studios de répétition : grosse guitare et chant guttural chez les uns, reprises rock et concentration chez les autres. Au milieu, dans l'espace convivial fourni en documentation utile aux utilisateurs, Kévin Matz, directeur du CRMA, accueille Émile Fichter et Kévin Ettel de la bande Red Rock. Dans la malle : la création déjà bien amorcée de leur studio-label dans l'ancien moulin à Uhrwiller-Niefern, qu'ils retapent après une campagne de crowdfunding Ulule menée avec brio. Pour faire simple, c'est le « *le prochain gros projet en*

Alsace du Nord, voire de la région », résume Kévin Matz. Un projet d'envergure qui valait bien que le CRMA adapte sa formule d'accompagnement type des artistes ou porteurs de projet : d'ordinaire sur 6 mois, elle s'étale ici sur une année complète avec des rendez-vous réguliers pour avancer pas à pas. Ce soir-là, Red Rock entre dans le concret en abordant deux gros sujets : l'identification par le réseau pro (et par les institutions côté subvention) et le montage d'un budget pour la production d'un disque qui permettra par ailleurs d'éclaircir les montants des subvention à demander. D'abord, Kévin Matz conseille de miser sur les spécificités de la structure pour se créer une vraie identité, facile : le lieu est atypique (72 m², une régie de 40 m², une dépendance pour l'hébergement des artistes) et surtout l'équipement composé en grande partie de matériel analogique. Puis, les conseils fusent : « *Multiplier les présences sur les festivals qui ont leur espace pro : Sonic Visions, maMA, Bars en Trans, profiter des délégations Grand Est et des contacts qui pourront vous introduire, se familiariser avec le réseau – ce qui passe par des rendez-vous formels mais aussi informels : au bar –, discuter, aller voir ce que font les autres : Deaf Rock ou October Tone à Strasbourg...* » La tâche paraît immense, d'autant que les membres de Red Rock sont mobilisés à mi-temps par des jobs alimentaires, coup dur : « *Vous ne ferez rien avant d'avoir un salarié.* » C'est en remplissant un tableau pour provisionner le budget consacré à la production d'un disque que les choses se corsent. Basé sur un tableau édité par le FCM (Fonds pour la

création musicale) pour l'Aide au disque de Musiques, Red Rock se rend rapidement compte des contraintes financières : enregistrer un disque c'est mobiliser un technicien et des artistes sur plusieurs jours qu'il faut en théorie rémunérer. Production, post-prod, pressage, communication et presse compris, on grimpe vite à plus de 20 000 €... Ce qui impose de structurer les étapes incontournables à prévoir un an avant la sortie pour bien jaloner toutes les étapes : de la pré-prod où on affine les sons avec le groupe jusqu'au jour du lancement du disque (« *un jour comme un autre où, si vous avez bien bossé, il ne se passera pas grand-chose* »), en passant par le mix-master temps idéal pour trouver un tourneur... Mais aussi, prévoir un modèle économique qui leur permette de financer la production de disques : location du studio, organisation de workshops et de formations, réalisation de clips in situ semblent être les pistes privilégiées. Si Kévin Matz est là pour déminer le terrain, il précise : « *Je suis là en accompagnateur, mon rôle c'est de les mettre en lien avec les bonnes personnes, au bon moment. Je ne me substitue pas aux professionnels.* » Une heure et demi de discussion plus tard, Kévin et Émile repartent avec l'envie d'accélérer le mouvement : « *La priorité, c'est de finir le chantier et de prévoir la soirée de lancement.* » Au programme : visite des locaux et... tartes flambées. Rendez-vous est pris.

www.bainsrock.reseaujack.fr
www.redrockrecords.fr

Maisons de la musique

En Alsace, l'accompagnement des groupes se structure autour de 5 Centres de Ressources des Musiques Actuelles (un fonctionnement spécifique aux départements) :

— **Le Noumatrouff**, à Mulhouse : 5 studios de répétition, des ateliers et des formations.

— **La Laiterie**, à Strasbourg : 10 studios de répétition et des bureaux dédiés aux labels, groupes résidants ou développeurs d'artistes, des ateliers, des workshops, des formations.

— **Le Grillen**, à Colmar co-animé avec la Fédération Hiéro Colmar : des studios de répétition, des entretiens personnalisés, de la prévention risques auditifs, des missions d'éducations artistiques et culturelles, des concerts programmés...

— **Le CRMA Bas-Rhin Sud**, à Sélestat géré par l'association Zone 51 : des studios de répétition, un espace pour les formations, des entretiens personnalisés, des concerts programmés dans la ville...

— **Le CRMA Bas-Rhin Nord**, à Haguenau, géré par la Fédération d'associations Réseau Jack et accueilli aux Bains Rocks. Des formules d'accompagnement personnalisées, l'intervention de personnes extérieures

(pros ou musiciens-conseil), 3 studios de répétition, une régie pour l'enregistrement, 80 concerts par an... (voir ci-contre)

— En parallèle, **la Fédération Hiéro Strasbourg et la plateforme musiquesactuelles.net** (Pierre Poudoulec) proposent des formations

pour les professionnels, des rencontres pour les pros et le grand public, de la prévention risques auditifs, un incubateur d'entreprises culturelles consacrées au développement d'artistes et un système de location de vans (géré bénévolement) pour les groupes en tournée.

À gauche et à droite : Kévin Ettel et Émile Fichter du label Red Rock.
Au centre : Kévin Matz, directeur du CRMA Bas-Rhin Nord.



Lorraine, circuit ouvert.

En Lorraine, 7 salles sur 4 départements s'investissent dans l'accompagnement des groupes locaux et travaillent en réseau pour mieux permettre aux artistes de dépasser les frontières.

Par Benjamin Bottemer

Pour comprendre les grandes lignes, interviews de Delphine Colnot, chargée d'accompagnement à L'Autre Canal à Nancy, et d'Emmanuelle Cuttita, directrice du Gueulard Plus à Nilvange.

Que représente l'accompagnement artistique dans l'activité de votre structure ?

Delphine Colnot Dès son ouverture en 2007, L'Autre Canal s'y est beaucoup investi. Nous recevons les subventions régionales pour toute la Lorraine, que nous répartissons entre les différentes structures et formons les intervenants qui s'y rendent pour accompagner les groupes. Sur place, nous avons des techniciens permanents et des musiciens pour l'aspect artistique, organisons des réunions d'information et des ateliers.

Emmanuelle Cuttita L'accompagnement était également au cœur de notre projet dès sa préfiguration par l'association Pavé. C'est un sujet qui me tient à cœur car j'ai vu trop de groupes dans des situations catastrophiques après s'être lancés dans la musique sans avoir les compétences. Dans le nord de la Lorraine, nous voulons permettre aux groupes, lorsqu'ils en éprouvent le besoin, de sortir rapidement du Gueulard Plus ou de la région.

Quels échanges se tissent entre les salles ?

D.C. Il existe un tronc commun pour l'accompagnement artistique en Lorraine, une même manière de procéder qui s'adapte aux moyens techniques de chaque salle et surtout à ses compétences spécifiques. On peut ainsi tout à fait poursuivre l'accompagnement d'un groupe d'une ville à l'autre.

E.C. On réoriente fréquemment des artistes vers des structures plus spécialisées, et on nous en envoie aussi. Un dispositif d'accompagnement commun entre les salles de la région est au cœur de la création du réseau Musiques Actuelles en Lorraine (MAEL) depuis 2015 [*réseau qui devrait s'élargir à l'échelle de la région en 2020, ndlr.*]

Aujourd'hui, l'accompagnement est-il un passage obligé pour des groupes qui souhaitent émerger ?

D.C. En tout cas, en dehors de nos structures il n'existe presque pas de moyens pour les aider. L'environnement de l'artiste est très large, il ne peut pas avoir toutes les compétences, et il faut lui rendre la filière musiques actuelles plus lisible. Une fois dans le réseau professionnel, c'est par la diffusion qu'on leur ouvre nos portes, et ils font vivre L'Autre Canal en retour.

E.C. Dans toutes les salles, un accompagnement réussi est le fruit d'un partage, d'une écoute et de conseils. Avec des réponses adaptées à chacun, et aussi à l'identité de chaque scène dans chaque territoire, on peut permettre aux amateurs de franchir un cap ; cela demande du temps et de l'investissement de part et d'autre.



Thoughts of the 4, séance de coaching scénique au Gueulard Plus — Photo : Christian Brémont



Le studio-scène de la BAM — Photo : Romain Gamba

Impulse !, un dispositif d'accompagnement complet à Metz

La BAM et les Trinitaires à Metz ont lancé cet année le dispositif Impulse !, qui offre à deux groupes un accompagnement complet sur une année renouvelable. Room me et PVLSAR inaugurent ce dispositif, qui débute par un échange permettant de définir les besoins de chaque groupe. « Pour nous, c'était l'accompagnement scénique, précise Nicolas de Room me. Être conseillés, guidés et recommandés a été très précieux, nous avons pu jouer au Printemps de Bourges notamment et rencontrer de nombreux professionnels du secteur. » Quant à PVLSAR, qui a joué

en première partie de Kavinsky et Clara Luciani lors des Fêtes de la Mirabelle, le besoin de construire leur identité et leur son en répétition était primordial. « PVLSAR est un projet récent qui a nécessité de nombreuses répétitions accompagnées, raconte Maxime. On a eu accès aux moyens matériels et humains de la BAM, et nous allons bénéficier d'une résidence pour finaliser notre EP et créer un live, qui sera l'aboutissement de notre participation à Impulse ! »

Le studio-scène de la BAM

« Shebam », « Pow », « Blop », « Wizz » : les quatre studios de répétition de la Boîte à Musiques à Metz empruntent leurs noms aux onomatopées lancées par Jane Birkin dans *Comic strip* de Serge Gainsbourg. « Shebam » n'est pas un espace comme les autres : c'est un studio-scène, équipement unique en Lorraine, où les groupes peuvent travailler dans de véritables conditions scéniques et effectuer des résidences de création. Une console déménagée depuis la salle des Trinitaires, une autre dédiée aux retours, une troisième pour les lumières qui surplombent la scène permettent aux groupes de recréer



PVLSAR

les conditions d'un concert et surtout d'y construire leur live. Un usage traditionnellement dévolu au club, la « petite salle », dans des salles comme L'Autre Canal à Nancy. À Metz, le club est installé aux Trinitaires, en centre-ville. « *On voulait connecter tous les aspects de l'accompagnement à la BAM*, indique Pierre Bertrand, directeur délégué aux musiques actuelles. Cela permet de n'isoler personne, de favoriser les rencontres et de motiver les groupes qui viennent en répétition, qui peuvent se dire "un jour, je serai en résidence au studio-scène !" » Aujourd'hui, c'est le groupe PVLSAR, qui bénéficie du dispositif d'accompagnement Impulse !, qui y prend ses quartiers pour l'après-midi. Bientôt, Chapelier Fou et le groupe Grand Blanc viendront y créer un double set spécialement pensé pour les 5 ans de la BAM, occasion d'une série d'événements et de concerts entre le 2 et le 6 octobre. « *Un studio-scène, idéal pour l'accompagnement*

scénique, est bien plus flexible et confortable en termes de conditions de travail qu'une salle dédiée à la diffusion, qui est occupée les jours de concert », note Pierre Bertrand, même si le lieu, d'une capacité de 120 spectateurs debout, s'ouvre occasionnellement au public. S'y tiennent les concerts des studios « Du Côté de Shebam », des ateliers, prochainement une carte blanche proposée à l'association Zikamine ou la jam-session de Meta, développeur d'artistes comme Mélatonine ou Floating Arms, toujours à l'occasion des 5 ans de la structure. PVLSAR y prépare actuellement une petite forme dédiée à des concerts en milieu scolaire ou hospitalier. « *Avant d'accéder à des créations coproduites, qui se tiennent dans les grandes salles des structures dédiées aux musiques actuelles, qui demandent de gros moyens, une reconnaissance et un financement, les groupes peuvent bénéficier grâce au studio-scène d'un équipement intermédiaire* », explique Pierre Bertrand.

Ailleurs en Lorraine, et au-delà

La MJC du Verdunois à Belleville-sur-Meuse s'apprête à poursuivre son travail d'accompagnement avec des moyens renforcés : début 2020 s'ouvriront de nouveaux espaces de répétition et un studio-club aux groupes locaux. À la Halle Verrière de Meisenthal, de nouveaux horizons s'ouvrent pour cette salle très proche de l'Alsace et de l'Allemagne, qui s'appuie sur l'association Eurêka pour l'accompagnement. Celle-ci renforce également ses moyens avec l'inauguration en cette rentrée d'un studio de répétition ainsi que de sa nouvelle salle de 730 places consacrée aux musiques actuelles.

Champagne-Ardenne, associations de bienfaiteurs.

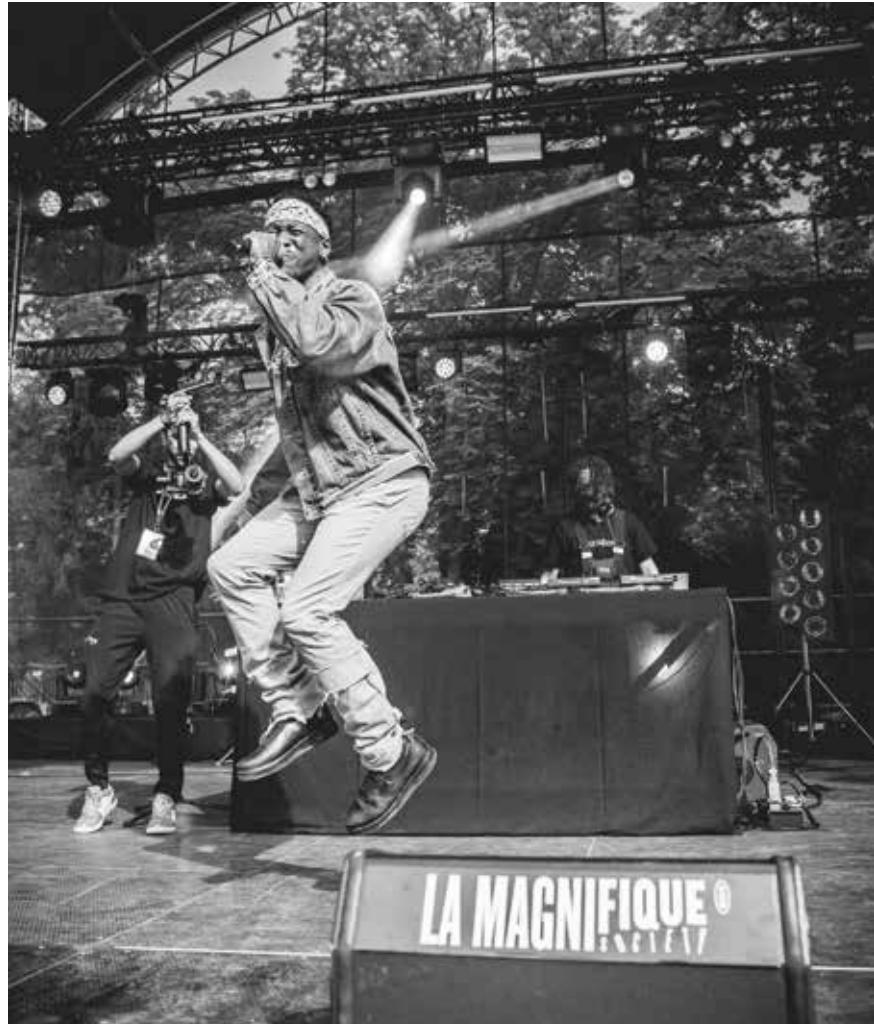
Territoire moins bien équipé en termes de salles que l'Alsace ou la Lorraine, la Champagne-Ardenne s'appuie sur un maillage d'associations.

Par Benjamin Bottemer

Dès 2005, l'association Polca vient mettre en relation et promouvoir les différents acteurs, dont 90 structures identifiées. « *Notre réseau a des compétences en termes de conseil mais pas les moyens d'accueillir d'une structure établie : nos relais départementaux nous permettent d'y orienter les artistes* », explique Grégory Blanchon, son coordinateur. La Cartonnerie à Reims, seule salle labellisée musiques actuelles avec L'Orange Bleue à Vitry-le-François, fait partie de ces lieux-clés. Cédric Cheminaud, son directeur, évoque l'importance du monde associatif en tant que réseau proche du terrain. « *La Cartonnerie est un épicentre pour l'accompagnement des*

artistes, qui a une visibilité et un réseau national, et on compte beaucoup sur le monde associatif pour jouer le rôle de relais. » Dans une ville qui s'est longtemps tournée vers Paris pour l'accès aux managers et aux labels, Cédric Cheminaud évoque la restructuration du réseau des musiques actuelles à l'échelle du Grand Est comme un possibilité supplémentaire d'accéder à ces professionnels, dernière étape de l'accompagnement. Ces dernières années, la salle rémoise a renforcé son offre d'accompagnement avec Carto Blaster, dédié à la scène hip-hop. « *Le hip-hop a longtemps évolué en dehors des réseaux des musiques actuelles, explique le directeur. Aujourd'hui il est bien intégré à La Cartonnerie, au sein de notre studio de Musique Assistée par Ordinateur, mais aussi pour des concerts car il était important qu'en parallèle la programmation s'ouvre au genre.* »

À Troyes, où la Maison du Boulanger constitue le relais départemental du Polca, le studio associatif L'Âme du Temple met à disposition des groupes locaux, en plus des possibilités d'enregistrement, des studios de répétition et des personnes-ressources. Son dispositif Palme offre, après sélection sur auditions, des masterclass, séances de répétitions et de studio, résidences et concerts. Les festivals prennent aussi leur part : à Châlons-en-Champagne, l'association Musiques sur la ville propose depuis 2006 à un groupe du Grand Est une résidence de création dont la première a lieu lors de son événement Musiques d'Ici et d'Ailleurs, tandis que Le Chien à Plumes à Langres ouvre sa Niche comme lieu de diffusion mais aussi d'accompagnement et de résidence. Sapristi, qui a notamment repéré et accompagné les débuts de l'artiste Fishbach, joue un rôle majeur dans les Ardennes, dépourvues de salle de musiques actuelles. « *Nous avons besoin d'équipements supplémentaires, mais aussi de groupes qui sortent de la région et deviennent des ambassadeurs, pour amener davantage d'ambition et de moyens d'accompagnement,* », résume Grégory Blanchon.



Laazy, artiste accompagné par La Cartonnerie.

Lieux de répétition.

C'est là où tout commence...

Par Benjamin Bottemer — Photo Romain Gamba

Le studio de répétition est le lieu où prennent forme le répertoire et l'identité de tous les groupes naissants. Un besoin essentiel qui est l'une des raisons de l'émergence du label SMAC, afin de mettre à disposition des artistes non seulement un local, mais aussi un équipement (amplis, batterie, console, enregistrement...) et des professionnels pour les accompagner. Les studios de répétition accueillent aussi bien les groupes faisant de la musique pour leur loisir que des formations plus ambitieuses qui cherchent à se perfectionner et à monter un projet. Des techniciens et des musiciens-conseil leur prêtent une oreille attentive, dispensent des conseils et leurs compétences techniques et artistiques. « Pour ceux qui souhaitent des répétitions accompagnées, on prévoit une première séance de trois heures où un musicien-conseil les écoute jouer, échange pour comprendre leur fonctionnement puis donne des premiers conseils, explique Éric Closson, chargé d'accompagnement à la SMAC La Souris Verte à Épinal, qui gère six studios de répétition entre Épinal et Thaon-les-Vosges. Au bout de trois séances, on estime que l'on a appris au groupe à bien répéter, à s'écouter jouer, apprendre à régler un ampli... sans jamais juger l'esthétique. » Les studios de répétition constituent aussi un outil de repérage, une porte d'entrée vers un dispositif d'accompagnement artistique plus complet. Certains groupes qui répètent dans les studios pourront



Un studio de répétition à la BAM à Metz

participer à des concerts qui leur sont dédiés, à l'image de Studios en scène au Gueulard Plus de Nilvange ou Du Côté de Shebam à Metz, avec en ligne de mire la possibilité d'être ensuite programmés en première partie d'un artiste professionnel. C'est également un lieu de rencontre pour les musiciens. « On s'y croise et on ouvre ses horizons : un rappeur y a rencontré un groupe de jazz avec qui il joue désormais, par exemple », indique Eric Closson. À noter que des associations et des collectivités animent aussi, dans toute la région, des lieux de répétition, elles permettent aux groupes du territoire d'accéder à une vaste palette d'outils, et dans certains cas, d'éviter de se déplacer jusqu'aux grands centres urbains. À Strasbourg, où l'on compte de (très) nombreux groupes, La Laiterie met à disposition de ses artistes-résidents des studios de répétition. Pour les autres, peu

d'alternatives existent – structures privées mises à part –, certains se tournent donc vers le CRMA Bas-Rhin Nord qui estime que 50% de son public est constitué de Strasbourgeois... Le problème est d'autant plus prégnant en Meuse, où, en attendant l'ouverture de la MJC du Verdunois et de ses salles de répétition, les groupes peuvent répéter dans les conservatoires ou écoles de musique pas toujours adaptés à la pratique. Difficile de développer une offre uniformisée à l'échelle de la région quand chaque territoire dispose de ses spécificités...

Annuaire des lieux de répétition en Grand Est sur la plate-forme musiquesactuelles.net

La discothèque idéale de Zut

Double Nelson *Mange - mange - mange* (Cobalt - 1992) — **Kat Onoma** *Far from the Pictures* (Chrysalis - 1985) — **T/O** *Ominous Signs* (OctoberTone - 2018) — **BangBangCockCock Heidentum** (Rival Colonia - 2015) — **Des jeunes gens modernes**, Vol. 2 avec *Holycow* de Kas Product (Born Bad - 2015) — **Original Folks We're all set** (Rival Colonia - 2014) — **Loyola It Will Shine** (Herzfeld - 2006) — **Ich Bin Obéis!** (Poutre apparente - 2006) — **BO du film La guerre est déclarée** de Valérie Donzelli (Sony - 2011) — **Herzfeld Orchestra Midlife Poncho** (Herzfeld - 2010) — **Colt Silvers Red Panda** (Deaf Rock - 2013) — **KG Passage Secret** (Herzfeld - 2014) — **Manson's Child Summer** (Parklife - 2014) — **Abd Al Malik Gibraltar** (Atmosphérique - 2006) — **Orwell Continental** (Europop 2000 - 2011) — **A Bomb From Memphis To Detroit** (Devil's Records - 1986) — **Top Model** *Top Model* (Rocks Records - 1986) — **Fugu Fugu 1** (Ici d'ailleurs - 2000) — **Brodinski Brava** (Parlophone - 2015) — **A Second of June** *Psychodram* (Specific Recordings - 2011) — **Fred Poulet The Soleil** (Médiapop Records - 2018) — **Davy Jones Locker Green Album** (Go Get Organized - 1992) — **The Last Detail** *The Last Detail* (Elefant - 2018) — **Dirty Deep Tillandsia** (Deaf Rock - 2018) — **Brute Minou** *Brute Minou* (Specific - 2018) — **Lauter** *The Age of Reason* (Herzfeld - 2009) — **Arnaud Rebotini BO 120 battements par minute** (Blackstrobe Records - 2017) — **Mouse DTC** *Dead the Cat* (Médiapop Records - 2019) — **The Silent Days I'm nothing** (Anorak Supersport - 2009) — **Grand Blanc Image au Mur** (Entreprise, A+LSO - 2018) — **Compilation Colmar Futur** (Studio 16 - 1980) — **Chapelier Fou !** (Ici d'Ailleurs - 2017) — **Marauders Strasbourg Tapes** (Parklife

Records - 2015) — **Zend Avesta Organique** (Artefact - 2000) — **Screaming Kids Don't get down** (Nervous Records - 1990) — **The Shoes Crack my Bones** (Green United Music/PIAS - 2010) — **Adam & The Madams Macadamia** (Bloody Mary Music Records - 2018) — **Philippe Poirier Qui donne les coups** (Dernière Bande - 1998) — **Tuscaloosa Comme une guerre froide** (Médiapop Records - 2015) — **The Feeling of Love Reward your Grace** (Born Bad Records - 2013) — **Last Train The Big Picture** (Deaf Rock - 2019) — **Black Bones Kili Kili** (2017) — **Hoboken Division The Mesmerising Mix Up OfThe Diligent John Henry** (Les Disques de la Face Cachée - 2017) — **Yuksek Nous Horizon** (Partyfine 2016) — **Knuckle Head II** (Knucke Rocks Prod - 2019) — **Jacques 136 & The Gentlemen Kraken live** (Parklife Records - 2001) — **The Bewitched Hands Birds & Drums** (Sony Music - 2010) — **Kas Product Ego Eye** (Disc'AZ - 1986) — **The Hook The Hook** (Médiapop Records - 2017) — **Buggy Diagrams** (Herzfeld - 2010) — **Plus Guest Plus Guest** (Deaf Rock - 2009) — **Avale Incisives** (Specific Recordings - 2018) — **Fishbach A ta merci** (Entreprise - 2017) — **Rodolphe Burger No Sports** (Capitol Music - 2008) — **Hicks & Figuri Navaja** (Herzfeld - 2019) — **Siboy Special** (92i - 2017) — **Scorpion Violente The Rapist** (Teenage Menopause Records - 2012) — **Singe Chromés Singe Chromés** (Médiapop Records - 2014) — **Jeanne Added Be Sensational** (Naïve - 2015) — **Electric Electric Discipline** (Herzfeld - 2012) — **Sons des Disco Electrostar** (Parklife Records - 2007) — **Barcella Soleil** (Ulysse Productions - 2018) — **La Bergerie Transhumance** (Specific Recordings - 2018) — **Aerial Eleven Shanking Twenty** (Kidults Records - 2010).